de Rougemont et René Perrin

Sophie
ou la nouvelle cendrillon,

Comédie, 4 a.

1810.

Prix : 1f 80c

MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE
ANCIENNES ET NOUVELLES

A PARIS,
Mme. SÉDILLE, Libraire-Editeur, Boulevard du Temple, N°. 16, près la rue d'Angoulême.
Tient Abonnement et Cabinet de lecture, on trouve chez elle tous les Journaux, Romans et Nouveautés.

OUVRAGES DE FONDS.

Instruction sur les maladies des Enfants, ouvrage mis à la portée de tout le monde ; par C. J. B. Comet, Médecin-Accoucheur, Chirurgien-Major dans la 6e. Légion de la Garde Nationale, membre de plusieurs Sociétés savantes, etc. un vol in-8°. . . . . 2 f 50

Nouvelle Méthode pour faire les Préparations Anatomiques sèches, ouvrage traduit de l'anglais par le même Auteur. Seconde Edition, in-8°. . » 50

Instruction sommaire sur la Vaccine, et description d'un nouvel Instrument propre à recueillir, transporter et inoculer le Fluide-Vaccin. . » 75

Nota. *Ces trois ouvrages se trouvent aussi chez l'Auteur, boulevard du Temple, n°. 16.*

Cours Complet d'Harmonie et de Composition, par J.-J. de Momigny ; 3 vol. in-8°.

La seule vraie Théorie de la Musique, par le même, in-4° . . . . . 60 »

Solfége de Rodolphe, nouvelle édition. . . . 15 »

Trois Vendéennes, par M. G***. in-8°. pap. vélin. 1 »

Les deux Turenne, vaudeville en un acte . . 1 50

Les deux Pensions, vaudeville en un acte . . » 75

Le Petit Matelot, pantomime en un acte. . . » 50

Mme SÈDILLE se charge de procurer dans le plus bref délai, et aux prix les plus modérés, tous les ouvrages qui ne sont pas de son fonds ou qu'elle ne posséderait pas dans sa Librairie. Elle se charge aussi de faire les Abonnemens pour tous les Journaux et la Commission en général pour la librairie et la musique.

Theatre B 202

SOPHIE,

OU

LA NOUVELLE CENDRILLON,

COMÉDIE,

EN QUATRE ACTES ET EN PROSE,

Par MM. de ROUGEMONT et Réné PERIN.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de S. M. L'IMPÉRATRICE, *par les Comédiens ordinaires de* Leurs Majestés, *le* 6 *Novembre* 1810.

PRIX : 1 franc 80 cent., avec portraits.

A PARIS,

Chez M.me MASSON, Libraire, Éditeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue de l'Échelle, N.° 10, au coin de celle St.-Honoré.

1810.

PERSONNAGES.

M. DELMAR ;	M. *Dugrand.*
SOPHIE, sa fille ;	M.lle *Fleury.*
Mad. DELMAR ;	M.me *Leger-Molé.*
ÉLÉONORE, } ses filles	M.lle *Henri.*
ROSALIE, } ses filles	M.lle *Delisle.*
ÉDOUARD DERCOUR, secrétaire de Mad. Delmar ;	M. *Thenard.*
FLORENT, matelot gascon ;	M. *Perroud.*
AMBROISE, jardinier ;	M. *Chazelle.*
JEANNETTE, sa fille ;	M lle *Regnier.*
JULIEN, petit paysan ;	M.lle *Descuiller.*

La Scène se passe chez Mad. Delmar, aux environs de Bordeaux.

AVIS.

Il n'y a d'Édition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Éditeur. Il poursuivra les Contrefacteurs, conformément à la loi.

SOPHIE

OU

LA NOUVELLE CENDRILLON,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Salon.

SCENE PREMIERE.

ÉLÉONORE, ROSALIE.

ELÉONORE.

EH BIEN ! ma sœur, il me paraît que nous aurons du monde ce soir.

ROSALIE.

Sans doute ; notre mère a fait distribuer beaucoup de billets d'invitation, cette maison n'est pas éloignée de Bordeaux et nous devons compter sur une société nombreuse et choisie. . . .

ELÉONORE.

Convenez que notre vie entière n'est qu'un cercle de plaisirs.

ROSALIE.

Eh ! ma sœur, à quoi nous serviraient les talens que nous avons acquis, s'il ne nous était pas permis de les faire briller.

ELÉONORE.

Il est vrai que, sans vanité, une mère peut être orgueilleuse d'enfans tels que nous.

ROSALIE.

Vous dansez à merveille!

ELEONORE.

Vous dessinez fort bien!

ROSALIE.

Vous chantez avec un goût exquis!

ELÉONORE.

Vous faites des vers comme un ange!

ROSALIE.

Aussi, comme vous allez ce soir captiver tous les suffrages!

ELÉONORE.

Et vous donc, ma sœur?

ROSALIE.

Cependant à vous dire vrai, je crains que notre mère ne fasse une dépense au-dessus de sa fortune; nous recevons plusieurs fois par mois et toujours avec une élégance, une profusion....

ELÉONORE.

Digne des plus grands éloges.

ROSALIE.

Sans doute, la fortune de notre père est considérable?

ELÉONORE.

Très-considérable.

ROSALIE.

Mais notre dépense est excessive!

ELEONORE.

Rassurez-vous, ma sœur, notre mère nous aime trop pour ne pas agir avec prudence.

ROSALIE.

Elle n'a pas toujours agi avec cette prudence que vous lui accordez, car enfin, veuve de notre pere, elle s'est remariée avec M. Delmar.

ELÉONORE.

Il était jeune alors, très-riche, et en l'épousant, ma mère n'avait encore en vue que notre bonheur; d'ailleurs, ce M. Delmar, notre beau-père, n'a pas tardé à s'éloigner de ces lieux.

ROSALIE.

Oui, et depuis quatorze ans, il nous a laissé sa fille.

ELÉONORE.

La voici.

SCENE II.

ROSALIE, SOPHIE, ÉLÉONORE.

SOPHIE, *à Rosalie, en lui remettant un écrin.*

Ma sœur, voilà vos diamans; ils sont superbes!

ROSALIE.

C'est bien.

SOPHIE.

Ils avaient grand besoin de moi, aussi j'y ai mis un soin!... je suis après eux depuis six heures du matin.

ELÉONORE, *montrant la robe que Sophie a sur son bras.*

Et ma garniture?

SOPHIE.

Je ne peux pas tout faire à la fois; savez-vous que je suis fatiguée; je ne me suis couchée qu'à trois heures?

ROSALIE.

Que dirons-nous donc, nous qui avons dansé jusqu'à deux heures, et qui nous sommes levées à dix?

SOPHIE.

Danser, ça ne fatigue pas.

ELÉONORE.

Vous croyez?

SOPHIE, *souriant.*

Oh! j'en suis sûre! Je danserais, moi qui vous parle, pendant vingt-quatre heures de suite.

ELÉONORE.

Il est dommage qu'on ne vous invite pas dans les sociétés ou l'on nous appelle.

SOPHIE.

Oh! oui, c'est bien dommage! Mais le moyen que ceux qui viennent ici prennent garde à moi, je suis toujours dans un coin.

ROSALIE.

Mais il me semble que c'est là votre place.

SOPHIE.

Aussi, j'ai grand soin d'y rester.

ELÉONORE.

Vous dites cela d'un ton... Comment, est-ce que mademoiselle se trouverait à plaindre?

SOPHIE.

Moi! non, sans doute; j'aurais grand tort de me plaindre... Il n'y a qu'à me regarder. Là, je vous le demande, pendant que nous sommes seules, si on vous habillait comme ça, heim! que diriez-vous? Si on vous forçait de garder la maison; si on vous empêchait d'aller vous divertir; si enfin votre mère ne vous adressait la parole que pour vous gronder, vous croiriez-vous bien heureuses?

ROSALIE.

Songez à votre situation; votre père s'est ruiné avant de partir, et depuis quatorze ans on n'a eu aucune nouvelle de lui; il est sans doute mort.

SOPHIE.

Mort... Ah! si j'en étais sûre, ce serait là mon plus grand chagrin.

ELÉONORE.

Il est juste que notre mère employe sa fortune à faire briller ses enfans.

SOPHIE.

Je ne demande que son amitié.

ROSALIE.

Au fait, quels sont ses torts à votre égard? on ne vous a rien appris, mais vous en savez assez pour votre situation; vous n'allez pas dans le monde, mais vous ne pourriez vous y montrer avec cette tournure, ce maintien, cette figure, sans faire rire à vos dépens.

SOPHIE.

Oui, comme je suis... Mais si j'avais seulement la moitié de vos habits, de vos bijoux, vous verriez.

ELÉONORE.

Une singulière mascarade?

SOPHIE.

Que non pas! en fait de toilette, j'en saurai toujours assez pour me parer à l'air de ma figure.

ROSALIE.

Ce soin là vous détournerait de vos occupations, vous avez beaucoup d'ouvrage; et le travail est un plaisir.

SOPHIE.

Vous ne vous amusez donc jamais?

ELÉONORE.

Ajoutez à cela que je connais ici quelqu'un qui s'oc-

cupe beaucoup de vous; ce n'est pas, il est vrai, un personnage important, mais enfin Edouard.

SOPHIE.

Le secrétaire de ma mère?

ROSALIE.

Direz-vous qu'il n'est pas rempli d'attention pour l'aimable Sophie? car jamais il ne prononce votre nom sans l'embellir de cette épithète.

SOPHIE.

Monsieur Edouard, mesdemoiselles, est un homme rempli de mérite.

ROSALIE.

Excellente caution!

SOPHIE.

Il m'a souvent assuré que si on le voulait, je pourrais faire un excellent sujet, et figurer dans le monde avec beaucoup de distinction.

ROSALIE.

Et vous avez l'amour-propre de le croire?

SOPHIE.

Oh! mon dieu, j'en suis quelque fois tentée.

SCENE III.

ROSALIE, ÉDOUARD, ELÉONORE, SOPHIE.

ELÉONORE.

Mais le voici, ce charmant instituteur.

ROSALIE.

Vous rougissez.

SOPHIE.

De plaisir, c'est le premier sentiment que j'éprouve quand monsieur Edouard est près de moi.

ÉDOUARD, *s'avançant vers Rosalie et Eléonore.*

Mesdemoiselles, madame votre mère desire vous voir, elle a passé une fort mauvaise nuit, et elle est encore indisposée.

SOPHIE, *à part.*

Ah! si j'osais, comme j'irais la première.

ÉLÉONORE.

Est-ce que le bijoutier est ici?

ÉDOUARD.

Il m'a semblé l'appercevoir dans le salon.

ROSALIE, *avec humeur.*

C'était là, monsieur, la première chose qu'il fallait dire.

ELÉONORE.

Sophie, achevez ma garniture, et ne vous amusez pas sur-tout, ou je m'en plaindrais à ma mère.

SOPHIE.

Ah! ne me faites pas gronder; qu'un jour de fête, pour vous, ne devienne pas, pour moi, un jour de tristesse.

ROSALIE.

Allons, ma sœur, allons d'abord recevoir notre bijoutier, et nous irons ensuite embrasser notre mère.

(*Elles sortent.*)

SCENE IV.

ÉDOUARD, SOPHIE.

SOPHIE.

Qu'elles sont heureuses!

ÉDOUARD.

Qu'elles sont à plaindre!

SOPHIE.

Vous m'étonnez!

ÉDOUARD.

Éblouies par le faste qui les entoure, l'amour-propre et l'orgueil les égarent: ce n'est pas leur mère qu'elles aiment, c'est l'éclat dont elle les environne.

SOPHIE.

Pourquoi les juger avec tant de rigueur?

ÉDOUARD.

Vous les defendez!

SOPHIE.

Elles sont mes sœurs... si elles sont injustes, dois-je au moins les imiter.

ÉDOUARD.

A l'injustice, aux mauvais traitemens, vous n'opposez que la douceur!...

SOPHIE.

C'est ma manière de me vengeur.

ÉDOUARD.

Ah! Quel intérêt vous inspirez à ceux qui sont assez heureux pour vous approcher.

SOPHIE.

C'est au moins une consolation.

ÉDOUARD.

Pour moi, depuis que je suis ici, il ne s'est pas passé un seul instant, où je n'aie admiré votre patience, votre résignation, où je n'aie cherché à vous venger de l'oubli dans lequel on vous laisse : ah ! madame, ai-je dit souvent, à votre belle-mere, je suis loin de blâmer votre attachement pour mesdemoiselles Eléonore et Rosalie, mais vous avez une autre fille, Sophie pourrait être un jour aussi l'orgueil de sa mère, on l'abandonne, on la repousse, on l'humilie, elle se tait, elle pardonne, et ne cesse d'aimer : un jour, un seul jour, daignez sourire à son empressement ; ouvrez lui vos bras, son esprit se développera avec rapidité, ses idées prendront un nouvel essor ; bientôt l'égale de ses sœurs, elle sera par-tout recherchée, acceuillie, admirée comme elles, et fière de votre ouvrage vous jouirez de ses succès.

SOPHIE.

Vous avez cru me servir ?

EDOUARD.

Et je vous ai nui, peut-être ; car votre belle-mère m'a défendu de hasarder jamais la moindre observation à ce sujet.

SOPHIE.

Ah ! monsieur Edouard, prenez garde que l'attachement que vous me témoignez ne tourne ici contre vous-même, et n'excite ma mere à vous retirer la place que vous occupez près d'elle : vous seriez malheureux et je serais bien plus à plaindre !

EDOUARD.

Vous ?

SOPHIE.

Oui, car je vous dois beaucoup.

EDOUARD.

Comment ?

SOPHIE.

Le désir d'apprendre que vous avez fait naître en moi, m'a fait chercher les occasions de connaître, de cultiver les arts d'agrément.

EDOUARD.

Et vous savez ?...

SOPHIE.

Un peu de musique et de dessin. Depuis long-tems, chaque fois que mes sœurs prennent leurs leçons, sous le prétexte de ranger, je reste dans la salle d'étude : Rosalie dessine-t-elle ? j'examine son ouvrage : son maître lui donne-t-il des conseils ? elle écoute avec distraction, moi je recueille avec avidité ; je m'avance doucement par-dessus son épaule et je saisis les traits de son modèle : j'en fais autant quand Eléonore pince de la harpe ; en même tems qu'elle, j'ai appris à connaître les notes ; son maitre, sans s'en douter, donne tous les jours deux leçons pour une. Aussitôt que ces demoiselles sont sorties, je saisis les crayons de l'une, j'ouvre son porte-feuille, et, tant bien que mal, j'ébauche une copie ; je me place à la harpe de l'autre, et je suis souvent étonnée moi-même de jouer des morceaux qu'Eléonore trouve d'une difficulté insurmontable.

EDOUARD.

Vous devrez tout à vous-même.

SOPHIE.

Ah ! C'est à vous-même.

EDOUARD.

Qu'il sera fortuné, celui auquel vous confierez le bonheur de votre vie.

SOPHIE.

Ah ! monsieur Edouard, vous faites-là une supposition bien impossible.

EDOUARD.

Impossible !

SOPHIE.

Je serai toujours la pauvre Sophie, ou bien, comme tout le monde dit, la petite Cendrillon de la famille.

EDOUARD.

N'avez-vous pas les mêmes droits que vos ainées ?

SOPHIE.

Des droits ! je n'en ai aucuns : écoutez ; je ne saurais trop comment vous exprimer cela ; mais ce qu'il y a de sûr, et on ne me le rappelle que trop souvent, c'est que mon père n'est pas celui de mes sœurs ; que mes sœurs ne sont pas ses filles ; que je ne suis pas la fille de leur mère. . . ce qui fait que mon père étant mort sans laisser de fortune, je n'ai droit à rien, et que je suis presqu'étrangère dans la maison.

EDOUARD.

Je vous comprends ; et votre père ?. . .

SOPHIE.

Ah ! je ne l'ai jamais connu : Ambroise me dit tous les jours qu'il était bon, vertueux, et mon cœur m'assure qu'Ambroise dit la vérité.

EDOUARD.

Quel rapport singulier dans notre situation ! et moi aussi, je n'ai jamais connu l'auteur de mes jours ; j'étais encore au berceau lorsqu'il partit pour un long voyage ; il me confia à un de ses frères qui prit soin de mon enfance pendant plusieurs années, nous ne reçûmes aucune nouvelle de mon père, et bientôt j'acquis la triste certitude de sa mort. Mon oncle ne m'avait laissé pour toute ressource qu'une éducation soignée ; je résolus alors d'employer mes faibles connaissances ; on m'offrit la place de secrétaire chez madame Delmar, j'acceptai. . . Ah ! je ne m'étonne plus maintenant de l'intérêt que vous m'avez d'abord inspiré ! les infortunés se dévinent et j'ai presque oublié mes malheurs pour ne m'occuper que des vôtres.

SOPHIE.

Cela s'est fait sans le vouloir. Vous m'avez dit votre secret sans que je vous l'aie demandé ; je vous ai tout conté sans que vous m'ayez interrogée ; ce que c'est que la sympathie !

EDOUARD.

Voici votre belle-mère.

SOPHIE

Eh vite ! à l'ouvrage. (*Elle va s'asseoir et travaille à la robe.*)

SCENE V.

EDOUARD, Mad. DELMAR, SOPHIE, *assise.*

Mad DELMAR.

Je croyais trouver mes filles ici, monsieur Edouard ; est-ce que vous ne leur avez pas dit ? . . .

EDOUARD.

Pardonnez-moi, madame ; je leur ai fait part du désir que vous aviez de les voir.

SOPHIE, *doucement.*

Je crois qu'elles sont. . .

Mad. DELMAR, *durement.*

Taisez-vous, et travaillez, mademoiselle.

SOPHIE.

Mais ma mère....

Mad. DELMAR.

Il vous convient bien d'élever la voix !

SOPHIE, *à part imitant sa mère.*

Travaillez, mademoiselle, voilà comme on me dit des douceurs.

Mad. DELMAR.

Vous dites donc que mes filles ?...

EDOUARD.

Ont sans doute été dans leur appartement avant d'aller vous voir.

Mad. DELMAR.

Vous leur avez dit que j'étais indisposée ; que j'avais passé une nuit affreuse.

EDOUARD.

Oui madame.

Mad. DELMAR.

Elles auront sans doute voulu donner un coup-d'œil à leur toilette de bal, discuter avec leur marchande de modes sur la coiffure la plus élégante, la plus distinguée, avant d'entrer chez moi. Ces aimables filles ! elles aiment tant leur mère ! Si elles se parent, c'est pour me plaire, car elles ne sont pas du tout coquettes.

EDOUARD.

Il y a cependant huit jours qu'elles sont allées au bal, pendant que vous étiez sérieusement malade.

Mad DELMAR.

Il faut leur en savoir gré, monsieur ; c'était par sensibilité, car elles sont extrêmement sensibles mes filles ! elles n'auraient pu supporter la vue de leur mère souffrante ; mais le lendemain, à peine éveillées vers les cinq heures du soir, elles sont accourues dans mes bras et leur vue m'a fait un bien !...

SOPHIE, *à part.*

C'est un singulier genre de sensibilité.

EDOUARD, *à part.*

Quelle prévention !

Mad. DELMAR.

La petite y était ; elle peut vous le dire....

EDOUARD.

Oui, je sais, madame, qu'elle ne vous a pas quitté d'un instant.

Mad. DELMAR.

Elle m'a même donné beaucoup d'humeur par deux ou trois maladresses.... A propos, avez-vous demandé au portier ce que venaient faire hier ici le vieil André et sa femme, ces anciens serviteurs de M. Delmar ?

EDOUARD.

Pas encore, madame.

SOPHIE, *à part.*

Les imprudens! ils venaient peut-être me remercier.

Mad. DELMAR.

L'état actuel de ma fortune ne me permet pas de faire du bien à ces gens-là. Pourquoi leur maître qui les aimait tant, ne leur a-t-il pas fait une pension? ce n'est pas ma faute, s'ils sont misérables.

SOPHIE, *à part.*

Par bonheur, l'argent de leur loyer est tout prêt.

Mad. DELMAR.

Avez-vous envoyé à la Gazette, mon article sur la bienfaisance?

EDOUARD.

Oui, madame; il remplit seul deux colonnes.

Mad. DELMAR.

J'ai écrit d'abondance, le cœur est bavard.

EDOUARD.

Je dois aussi vous prévenir que votre notaire est venu deux fois pour vous avertir que vos créanciers....

Mad. DELMAR.

C'est bon! c'est bon! nous parlerons affaire un autre jour.

SCENE VI.

ÉDOUARD, Mad. DELMARD, AMBROISE, SOPHIE.

Mad. DELMAR.

Mais que me veut Ambroise ?

AMBROISE.

Pardon, excuse d'interrompre madame, mais je venons prendre ses ordres pour la fête de ce soir.

SOPHIE, *à part.*

Une fête !

EDOUARD.

Une fête ici?

Mad. DELMAR.

Oui, monsieur, c'est l'anniversaire de la naissance de ma chère Eléonore, et j'ai résolu de donner, ce soir un petit divertissement. As-tu fait élever l'orchestre?

AMBROISE.

Oui, madame, sur des tonneaux; mais je vous préviens qu'ils sont pleins, ainsi prenez garde aux musiciens que vous aurez.

Mad. DELMAR.

C'est bon.

AMBROISE.

Il reste encore bien des choses que nous ne pouvons pas deviner, et il faut que madame fasse un tour dans le jardin, pour disposer les plans, et ensuite j'irons agir en consequence.

Mad. DELMAR.

Tu as raison.

SOPHIE, *sautant de joie.*

Un bal ici? Oh! pour le coup je danserai!...

Mad. DELMAR.

Est-ce que vous n'avez pas entendu que c'est une fête à laquelle j'ai invité beaucoup de monde? Il ferait beau de vous y voir avec cet air gauche.

SOPHIE, *à part.*

Un air gauche! tout le monde ne dit pas ça.

Mad. DELMAR.

Vous me rendriez la fable de toute la ville; vous resterez ici, et le premier bal qu'il y aura au village, je vous permettrai d'y aller avec Jeannette.

AMBROISE, *à part.*

All' n'en démordra pas.

Mad. DELMAR.

Venez avec moi, monsieur Edouard, je serai bien aise d'avoir votre avis sur différentes dispositions, et en même tems je vous lirai le premier chapitre de mon roman de la Belle-mère, vous verrez que j'y prouve, d'une manière aussi claire qu'énergique, que malgré ce vers d'un Auteur celèbre:

» *Du droit de ses enfans une mère jalouse!* »

On voit des belles-mères prodiguer aux enfans de leurs

maris les mêmes soins, la même tendresse qu'aux leurs.

AMBROISE, *à part.*

Ça se voit. mais c'est rare.

Mad. DELMAR, *à Sophie.*

Vous vous rappellerez que je vous ai défendu de paraître à la fête! (*Elle sort avec Edouard.*)

SCENE VII.

AMBROISE, SOPHIE.

SOPHIE, *soupirant.*

Ah! Ambroise, quel dommage!

AMBROISE.

Comment palsanguene! vous ne prendriez pas part aux plaisirs de vos sœurs! car après tout elles le sont ces orgueilleuses-là, et c'est bien de l'honneur pour elles.

SOPHIE.

Et la défense de ma mère?

AMBROISE.

Je me moque de la défense de votre belle-mère; soyez tranquille, j'arrangerons les choses.

SOPHIE.

Oui, tu me cacheras dans un petit coin et d'où je pourrai tout voir.

AMBROISE.

C'est çà, dans un petit bosquet.

SOPHIE.

Juste... Ah! Ambroise, pour une jeune fille, entendre le violon et ne pas danser....

AMBROISE.

C'est dur, n'est-ce pas?

SOPHIE.

Oh! je t'en réponds.... mes sœurs vont se surpasser.

AMBROISE, *à part.*

Si all' pouvions s'donner un' bonne entorse à la première cabriole! (*haut.*) Çà s'ra donc avec l'aimable monsieur Edouard qu'alles ouvriront le bal?

SOPHIE.

Il sera bien forcé d'accepter.

AMBROISE.

On n'aurait pas b'soin de l'prier si c'était pour danser avec mamselle Sophie !

SOPHIE.

Monsieur Ambroise, vous parlez-là de choses que vous ne savez point, monsieur Edouard ne voudrait pas.

AMBROISE.

Voulez-vous que j'l'i demandions de vot' part ?

SOPHIE.

Non pas ! garde-t'en bien.

AMBROISE, *à part.*

La pauvre petite ! elle n'aurait jamais été si contente !

SOPHIE.

Mais pourquoi n'ai-je pas vu ta fille depuis ce matin ?

AMBROISE.

T'nez, all' n'a pas envie de vous faire attendre longtems.

SCENE VIII.

AMBROISE, JEANNETTE, SOPHIE.

SOPHIE.

Eh ! arrive donc, ma bonne Jeannette !

JEANNETTE.

J'ai couru le plus fort que j'ai pu. (*elles parlent ensemble.*)

AMBROISE.

Silence ! c'est-i un secret ?... si j'suis d'trop....

SOPHIE, *passant au milieux d'eux.*

Oh ! non, Ambroise, tu peux rester.

JEANNETTE.

Voilà l'argent du schall brodé que vous m'avez remis hier.

SOPHIE.

Il faut, ma chère Jeannette, le porter dans la journée au bon André, c'est demain qu'il paye son loyer.

JEANNETTE.

Oh ! c'est vrai, je n'y songeais pas.

SOPHIE.

Recommande-lui sur-tout de ne pas revenir ici ; ma mère l'a apperçu hier et a ordonné qu'on le mît à la porte s'il se présentait davantage ; en faisant du bien aux malheureux, épargnons-leur une humiliation !

AMBROISE, *à part.*

Il y a une fête, et un ange comme çà n'y danserait pas? morbleu!

JEANNETTE.

Excellent cœur, la pauvrette!

AMBROISE.

All' vaut morguenne mieux dans son petit doigt, que ses sœurs et sa mère dans tout leur corps.

SOPHIE.

Ah çà! je vous quitte, mes amis; on pourrait avoir besoin de moi; je suis en retard, et ces demoiselles s'impatientent déjà, j'en suis sûre; mais je suis contente de moi, elles peuvent gronder tout à leur aise. Adieu, Jeannette; adieu, Ambroise; (*fausse sortie.*) songe au petit bosquet; voir danser, c'est toujours un plaisir.

AMBROISE.

C'est comme si vous y étiez. (*Sophie sort.*)

SCENE IX.

AMBROISE, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Eh bien! qu'en dites-vous, cher père, a-t-on un meilleur cœur?

AMBROISE.

Des créatures aussi parfaites, il faudrait les enchasser, les mettre sous verre!.....

JEANNETTE.

Vous ne vous doutiez de rien; il y a pourtant deux ans que notre petit manège dure.

AMBROISE.

Voilà donc le sujet de tes sorties continuelles?

JEANNETTE.

En êtes vous fâché?

AMBROISE.

Non, mon enfant; je t'en remercie; c'est t'associer à une bonne action; c'est porter la joie et le bonheur dans l'ame de ton père.

SCENE X.

Les mêmes, JULIEN.

JULIEN.

Monsieur Ambroise, il y a là deux messieurs qui vous demandent.

AMBROISE.

Je vais les trouver.

JEANNETTE.

J'y vais avec vous, mon père.

JULIEN.

Non, ils disent qu'ils n'ont affaire qu'a vous seul.

JEANNETTE.

Et quest-ce que c'est que ces messieurs? des jeunes gens?...

JULIEN.

Non, mademoiselle, ce sont des vieilles gens.

AMBROISE.

Ta curiosité diminue, n'est-ce pas?

JEANETTE.

Mais je pense que mademoiselle Sophie ma chargée d'une commission importante!

AMBROISE.

Et je te conseille de t'en occuper. (*il l'embrasse.*) Adieu, mon eufant, adieu; Cadichon, viens avec moi!...

JULIEN.

Oui, monsieur Ambroise, (*à part..*) quand serai-je assez grand pour embrasser comme çà les demoiselles?

(*Ils sortent.*)

ACTE II.

Le Théâtre représente un jardin, dans lequel y il a trois bosquets, deux sur le devant de la Scene à droite et à gauche, et un dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DELMAR, AMBROISE.

AMBROISE.

Je n'en reviens pas, monsieur, que vous soyez comme çà revenu tout d'un coup.

M. DELMAR.

Et tu ne me reconnaissais pas?

AMBROISE.

Eh! mon cher maître, comment aurions-je pu vous reconnaître? il y a quatorze ans que vous êtes parti pour l'Amérique, il y en a dix ou douze que tout le monde vous croit mort; le pays vous a tellement bruni, vieilli, que j'suis sûr que votre veuve même ne vous reconnaîtrait pas.

M. DELMAR.

Ma veuve?

AMBROISE.

Dame, quand on est quatorze ans sans se voir, femme ou veuve, c'est bien approchant la même chose.

M. DELMAR.

Mon pauvre Ambroise, combien d'évènemens m'ont empêché de donner de mes nouvelles! à peine fus-je arrivé à la Jamaïque, que le hazard me fit rencontrer un de mes anciens amis, nommé Dercour; nous nous associâmes, et déjà la fortune commençait à nous sourire lorsque les troubles de la Colonie éclatèrent de toutes parts; je n'eus pas, comme Dercour, le bonheur de me sauver, et les rébelles s'emparèrent de ma personne.

AMBROISE.

Je ne m'étonne plus de votre silence.

M. DELMAR.

Enfin, après dix ans de captivité, je parvins à m'échapper de leurs mains, je retrouvai Dercour, dont le travail et l'intelligence avaient centuplé nos capitaux.

AMBROISE.

Et vous êtes revenu avec lui?

M. DELMAR.

Non, il est mort long-tems avant mon départ de Jamaïque, en me recommandant un fils, qu'il a laissé Bordeaux, et dont il n'a jamais eu de nouvelles.

AMBROISE.

Ainsi vous lui apportez...

M. DELMAR.

Une fortune égale à la mienne, c'est à dire, très-considérable.

AMBROISE.

Une fortune considérable! Ah! monsieur, que madame sera contente de vous revoir.

M. DELMAR.

Elle m'a donc bien regretté?

AMBROISE.

Etonnamment!...

M. DELMAR.

Chère femme, elle m'aimait tant!

AMBROISE.

Elle disait toujours: maudit voyage! au moins si monsieur Delmar était mort riche... Mais ne pas laiser à sa veuve de quoi se souvenir de lui... C'est affreux!... autant valait ne pas mourir...

M. DELMAR.

On n'est pas regretté de cette manière.

AMBROISE.

Du moins feu mon premier époux m'avait laissé une fortune honnête, qui m'a servi à élever ses deux filles, mais monsieur Delmar en mourant n'a pas même pensé à la sienne.

M. DELMAR.

J'espère au moins que cela n'a mis aucune différence dans les soins qu'elle a prodigué à ses trois enfans.

AMBROISE.

Ah! mon dieu aucune, monsieur, mesdemoiselles Eléonore et Rosalie ont eu des maîtres de toute espèce, et mademoiselle Sophie n'en a jamais eu; les deux premieres sont mises comme deux princesses, et la cadette a l'air d'être leur servante.

M. DELMAR.

Ma fille, la servante de ses sœurs!

AMBROISE.

A tel point que tout le monde l'appelle ici la nouvelle Cendrillon.

M. DELMAR.

Ah! combien je bénis mon retour.

AMBROISE.

Elle se leve tous les jours à cinq heures du matin, range tout, prépare le déjeûner, aide ses sœurs à s'habiller, et quand elle a un moment à elle, quand sa mère et ses sœurs vont à quelques fêtes, et qu'elle garde la maison, elle vient passer une heure ou deux chez nous; c'est moi qui lui ai appris à lire, et dieu merci elle a si bien profité de mes leçons, qu'elle en sait plus que moi.

M. DELMAR.

Toi?

AMBROISE.

Ah! mon dieu, oui; imaginez-vous qu'un mois après votre départ, madame la fit revenir de la petite pension; elle la trouva si laide.... si laide....

M. DELMAR.

Ma Sophie est laide?

AMBROISE.

Est-ce que vous ne savez pas que plus on est laid étant petit, plus on devient joli en grandissant; tel que vous me voyez, je faisais peur à deux ans.

M. DELMAR.

Et ma fille est donc.....

AMBROISE.

Aussi jolie que bonne, aussi douce que sage, aussi instruite...

M. DELMAR.

Et tu dis qu'elle n'a pas eu de maîtres?

AMBROISE.

Un moment: quand madame vit ce petit laidron-là, c'est ainsi qu'elle l'appelait, elle ordonna qu'on prît soin d'elle, mais elle défendit de la faire paraître devant ses yeux: l'enfant abandonné aux domestique n'eut qu'eux pour première société. Elle arriva à l'âge de cinq ans sans avoir vu sa belle-mère que quelques fois par hazard. A cette époque, le bruit de votre mort se répandit; vous ne possédiez rien en France, ce qui ne fit que redoubler l'indifférence de madame pour mademoiselle Sophie. La pauvre enfant, abandonnée par sa belle-mère; humiliée,

repoussée par ses sœurs, m'inspira le plus vif intérêt; je l'attirai chez nous, je lui montrai à lire; ma fille Jeannette lui enseigna à coudre, à broder; mon fils lui apprit à écrire, à calculer; les bonnes dispositions de l'enfant suppléèrent aux talens des maîtres, et en peu de tems, votre fille sut lire, écrire, broder et coudre comme vous et moi.

M. DELMAR.

Comme je prendrai ma revanche!

AMBROISE.

Vous ferez bien. Heureusement encore, pour mademoiselle Sophie, qu'il y a environ trois ans que madame eût envie d'avoir un secrétaire

M. DELMAR.

Un secrétaire, bon dieu! Et pourquoi donc?

AMBROISE.

Pour tenir sa correspondance. Madame fait de l'esprit à présent, et beaucoup même. On tient ici des seances, où l'on rassemble ce qu'il y a de plus savant; et on y lit des vers, des contes, des fables.

M. DELMAR.

Quel nouveau travers!

AMBROISE.

Enfin, madame votre épouse est un homme de lettres, comme ils l'appellont tous; mais tant y a du moins que celui qui se présenta pour être son secrétaire, et qui remplit encore cette place, est un brave homme qui s'intéresse comme nous au sort de mademoiselle Sophie, et tandis que madame et ses deux filles dorment la grasse matinée, il vient ici sous ce berceau donner à votre fille des leçons de géographie, d'histoire, de peinture, de langue et de musique.

M. DELMAR, *montrant le berceau à gauche.*

Là?

AMBROISE.

Oui, monsieur; et pour peu que ça vous fasse plaisir, je vous les montrerai quand ils y seront.

M. DELMAR.

Je le veux bien; mais quel est l'âge de ce respectacle instituteur?

AMBROISE.

Oh! cet homme respectable à bien vingt-quatre ans.

M. DELMAR.

Vingt-quatre ans, et ma fille reçoit ses leçons!

AMBROISE.

Ah! que cela ne vous inquiette pas, le jeune homme est honnête, votre fille est sage, il n'y a pas le moindre danger.

M. DELMAR.

Et comptes-tu pour rien leur âge, l'habitude de se voir tous les jours? les malheureux ouvrent plus facilement leur cœur à la tendresse, et le chemin de la reconnaissance conduit souvent à l'amour.

AMBROISE.

Eh! bien, monsieur, quand ça tournerait ainsi? m'est avis que ce serait une permission du ciel, parce qu'enfin....

M. DELMAR.

Chut, on vient.

AMBROISE.

C'est ma fille.

SCENE II.

M. DELMAR, AMBROISE, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Votre servante, monsieur; me voilà, cher père, je suis bien fatiguée toujours.

AMBROISE.

Tu viens de loin?

JEANNETTE.

Vous devinez bien, je viens de porter à ces braves gens l'argent que mademoiselle Sophie m'avait remis pour eux.

AMBROISE, *à Delmar.*

Vous voyez .. Heim...

M. DELMAR.

Et qui procure cet argent à mademoiselle Delmar?...

JEANNETTE.

Qui, monsieur? je présume que cela ne regarde personne.

AMBROISE.

Doucement, tu ne sais pas à qui tu parles.

JEANNETTE.

Peu m'importe!

AMBROISE.

Tu ne sais pas que monsieur est...

JEANNETTE.

Un des amis de madame Delmar peut-être.

AMBROISE.

Mieux encore.

JEANNETTE.

En ce cas monsieur peut dire à madame Delmar que c'est une honte à elle de se conduire ainsi avec la plus charmante créature que l'on puisse voir et qu'il n'y a pas une seule maison à dix lieues à la ronde où l'on ne soit indigné de sa conduite.

AMBROISE.

Mais, ma fille.....

JEANNETTE.

Mais, mon cher père, c'est comme cela ; tandis que ces demoiselles dépensent des sommes considérables au jeu, au bal, etc., la pauvre petite passe son tems à travailler avec moi, et du produit de la vente de ces petits ouvrages, elle soulage deux familles malheureuses, qui la comblent de bénédictions !... et je vous dis que c'est un petit ange.

AMBROISE.

As-tu fini ?

JEANNETTE.

Fini !... ah ! cher père, voilà la première fois que les éloges donnés à mademoiselle Sophie vous paraissent longs ! c'est sans doute la présence de monsieur qui vous empêche de m'écouter.

M. DELMAR.

Ah ! mademoiselle, vous ne vous doutez pas du plaisir que j'ai à l'entendre louer.

JEANNETTE.

En ce cas, vous y avez la main : ce que je vous dis là, moi, vous l'entendrez dire partout.

SCÈNE III.

FLORENT, M. DELMAR, AMBROISE, JEANNETTE.

FLORENT.

Sandis ! que l'air natal fait de bien à respirer ! ah ! Bordeaux ! Bordeaux ! que j'ai de contentement à te revoir !

M. DELMAR.

Eh bien ! mon pauvre Florent es-tu las d'avoir couru ?

AMBROISE.

Florent ?

JEANNETTE.

Quoi ! papa, c'est-là ce jeune homme dont vous me parliez depuis mon enfance ?

FLORENT.

Eh ! oui, mon cher Ambroise, c'est Florent.

M. DELMAR.

Tu ne le reconnais pas non plus ?

AMBROISE.

Après quatorze ans d'absence....

FLORENT.

Bagatelle ! mais, une chose qui dépayse bien du monde, c'est que mes voyages m'ont fait perdre l'accent.

JEANNETTE.

Il y paraît.... Vous arrivez de loin, M. Florent ?

FLORENT.

De la Jamaïque, mademoiselle, rien que cela.

JEANNETTE.

Hélas ! ce pauvre monsieur Delmar n'a pas eu le bonheur d'en revenir, lui !

FLORENT.

Qu'est-ce que vous dites donc ? il est devant vous. (*Il lui montre monsieur Delmar.*) Le voilà en propre personne.

JEANNETTE.

Quoi ! monsieur serait le mari de cette méchante femme ?

AMBROISE.

Eh ! sans doute, c'est monsieur Delmar.

JEANNÉTTE.

Monsieur ! ah ! bon dieu, que je suis fâchée !...

M. DELMAR.

Soyez tranquille, je ne dirai pas à madame Delmar tout le bien que vous pensez d'elle.

JEANNETTE.

Mais je n'en reviens pas ! comment, c'est-là le père de mademoiselle Sophie ?

FLORENT.

Oui, ma belle ; c'est nous qui arrivons pour mettre tout le monde à sa place.

JEANNETTE.

Ah ! quelle bonne nouvelle ! elle ignore que vous êtes ici ?

FLORENT.

Oui.

JEANNETTE.

Je cours le lui apprendre. (*Elle va pour sortir.*)

M. DELMAR.

Gardez-vous en bien : personne ne doit être instruit de notre arrivée. Votre amitié pour ma fille exagère sans doute les torts de ma femme ; je veux m'assurer jusqu'à quel point vos louanges et vos reproches sont fondés, et lorsque j'aurai acquis la certitude des uns et des autres, alors je me montrerai, je punirai et je récompenserai.

FLORENT.

Faut-il aussi que je garde l'*incognitò* ?

M. DELMAR.

Oui, il ne faut pas encore que l'on te voie....

FLORENT.

Disposez de mes petits talens....

M. DELMAR.

Dans un instant tu viendras me rejoindre chez Ambroise, où je vais achever de m'instruire de tout ce que j'ai besoin de savoir. (*Il sort avec Ambroise.*)

SCÈNE IV.

JEANNETTE, FLORENT.

FLORENT.

Sandis ! que la fille d'Ambroise est une jolie personne ! j'ai pourtant fait danser cela sur mes genoux !

JEANNETTE.

Sur vos genoux, monsieur Florent ?

FLORENT.

Oui, ma petite; vous aviez cinq à six ans, et vous étiez d'une vivacité, d'une pétulance !... vous m'appeliez votre petit mari....

JEANNETTE.

Il me parait que vous êtes grandi furieusement depuis ce tems-là?

FLORENT.

Et vous donc? vous n'étiez pas plus haute que ça; mais vous promettiez d'être gentille à croquer.

JEANNETTE.

Trouvez-vous que j'aie été fille de parole ?

FLORENT.

Ah! vous valez encore mieux que la promesse.

JEANNETTE.

N'est-ce pas là un compliment de Gasçon ?

FLORENT.

Mademoiselle, je ne suis que Bordelais.

JEANNETTE.

Il est original.

FLORENT.

Ah! pourquoi n'embarque-t-on pas sur chaque bâtiment une demi-douzaine de ces petits minois-là ? comme ça vous égayerait une traversée!

JEANNETTE.

La privation vous rend sages....

FLORENT.

Aussi quand on crie terre! quelle joie, quels transports en débarquant, à courtiser toutes les belles. Les plus laides nous paraissent charmantes, les plus vieilles n'ont pas quinze ans.

JEANNETTE.

Y a-t-il long-tems que vous êtes debarqué ?

FLORENT.

Ah! petite espiègle! si je n'étais pas si vieux....

JEANNETTE.

Vous, monsieur Florent, les voyages sur mer rajeûnissent donc, car je ne vous donnerais pas plus de 41 ans.

FLORENT.

Je n'en ai que trente-neuf ans et demi bientôt.

JEANNETTE.

Et vous appellez cela vieux ?

FLORENT.

Sans doute, auprès d'une jeune poulette comme vous.

JEANNETTE.

Vous plaisantez, un marin forcé par état d'être sage les trois quarts et demi du tems, doit encore être jeune à cinquante ans.

FLORENT.

A ce compte là je ne serais qu'un enfant un peu formé.

JEANNETTE.

Savez-vous que j'ai, moi, qui vous parle, vingt ans sonnés.

FLORENT.

Sandis ! que ne les ai-je encore !

JEANNETTE.

Quand on est gai, aimable et bon, on ne vieillit pas.

FLORENT.

Mademoiselle Jeannette, de grace ne dites pas de ces choses là.

JEANNETTE.

Et pourquoi ?

FLORENT.

Vous me feriez perdre la tête.

JEANNETTE.

En vérité !

FLORENT.

Vous avez un petit air éveillé, un sourire charmant, une jambe divine ! Ah ! Jeannette, Jeannette, ahie, ahie, je sens qu'il est tems que je m'esquive si je veux échapper aux pièges que me tend cette réunion d'attraits.

JEANNETTE, *à Florent qui va pour sortir.*

Vous partez ?

FLORENT (*il revient.*)

Vous me rappelez.

JEANNETTE.

Un brave ne fuit pas le danger.

FLORENT.

Un homme prudent ne s'y expose pas.

JEANNETTE.

Un Bordelais doit mourir sur le champ de bataille.

FLORENT.

Ah ! sandis, si j'étais sûr que mademoiselle Jeannette ne se moquât pas de moi, je lui dirais..

JEANNETTE.

Dites toujours.

FLORENT.

Quel coup-d'œil engageant, c'en est fait je me risque.

JEANNETTE.

Risquez-vous.

FLORENT.

Si un jeune homme.... de mon âge, vous offrait sa personne, sa main, son cœur et sa fortune, heim ! l'acception vous.

JEANNETTE.

C'est selon, s'il vous ressemblait ?

FLORENT.

Eh donc ?

JEANNETTE.

Je lui dirais....

FLORENT.

Vous lui diriez ?...

JEANNETTE.

Vous avez la mine d'un brave homme !

FLORENT.

Ma figure est l'enseigne de la vérité.

JEANNETTE.

D'un bon vivant.

FLORENT.

Je ris, je bois, je chante à la journée.

JEANNETTE.

Vous êtes très-attaché à votre maître ; ce qui est une preuve de bon cœur.

FLORENT.

Fidèle à mon maître comme à une maîtresse.

JEANNETTE.

Je crois qu'une femme serait heureuse avec vous ?

FLORENT.

Comme le poisson dans la Méditerranée.

JEANNETTE.

Cependant il ne faut pas se presser.

FLORENT.

Au contraire, mademoiselle, c'est le cas de forcer de voiles.

JEANNETTE.

D'ailleurs, je dépends d'un père....

FLORENT.

Oui, la piété filiale.... les sentimens....

JEANNETTE.

Il faudrait aller le trouver....

FLORENT.

C'est juste, s'inscrire et réclamer la priorité en cas de concurrence.

JEANNETTE.

Et s'il m'ordonne de vous épouser, nous verrons.

FLORENT.

Ah! vous m'enchantez ! je suis dans une extase, un ravissement !... je vais de suite vous demander au papa ; il ne résistera pas à mes instances.. Sandieu ! qui m'aurait dit que cette charmante petite Bordelaise, que j'ai quittée il y a quatorze ans, aurait eu la complaisance et qui pis est la patience de m'attendre ?... c'est charmant !

Source inépuisable de toutes les félicités de mon ame, je cours trouver le cher père! et, muni de son consentement, je revole à vos pieds vous exprimer les transports de ce cœur qui, tant qu'il fera tic-tac, appartiendra exclusivement à la charmante, à l'adorable, à l'incomparable Jeannette. Adieu, pitchonne; adieu, pitchonnette!

SCÈNE V.

FANCHETTE, *seule.*

En vérité, ce monsieur Florent est d'une vivacité.... qui ne me déplaît pas. Quoique je ne l'aie vu qu'aujourd'hui, c'est une vieille connaissance pour moi; et tout le bien que j'en ai entendu dire par mon père, n'a pas peu contribué à me décider en sa faveur. Allons, voilà une journée qui commence bien: un mari pour moi, un papa pour ma pauvre Sophie!... chut! souvenons-nous que je dois être muette sur cet article-là; ça ne laissera pas de me coûter furieusement....

SCENE VI.

JEANNETTE, SOPHIE.

SOPHIE.

Te voilà. Eh! bien ont ils été contens?

JEANNETTE.

Ah! mademoiselle, ils vous comblent de bénédictions.

SOPHIE.

Ces pauvres gens! Eh! bien, qu'on dise que je ne suis pas riche, je trouve le moyen de faire encore un peu de bien.

JEANNETTE.

Patience, vous allez bientôt avoir la faculté d'en faire davantage.

SOPHIE.

Comment donc?

JEANNETTE.

Suffit, je m'entends.

SOPHIE.

Est-ce que tu saurais quelque chose ?

JEANNETTE.

Si je sais? certainement que... je ne sais rien.

SOPHIE.

Tu ne sais rien?

JEANNETTE, *à part.*

Qu'il est cruel de passer pour ignorer ce qu'on sait.

SOPHIE.

Oh! je vois ce que c'est : tu cherches à me consoler.

JEANNETTE.

Si je voulais j'y réussirais bien vite.

SOPHIE.

En vérité.

JEANNETTE.

Je n'ai qu'à vous dire que j'ai vu il y a un instant... (*A part.*) Taisons-nous.

SOPHIE.

Et qui donc as-tu vu ?

JEANNETTE.

Non, je n'ai pas vu! mais on m'a dit. . . .

SOPHIE.

On t'a dit?

JEANNETTE.

Qu'il y avait des gens qui revenaient de la Jamaïque au bout de quinze, de vingt ans. . . .

SOPHIE.

Après?

JEANNETTE.

Ensuite il ne veut pas être connu.

SOPHIE.

Qui?

JEANNETTE, *à part.*

Ahie! maudite langue, je m'embrouille.

SOPHIE.

Jeannette, tu as des secrets pour moi?

JEANNETTE

Moi?

SOPHIE.

Ne me cache rien, je t'en conjure.

JEANNETTE, *à part.*

Ah! mon dieu, je sens le secret qui m'échappe.

SOPHIE.

Je n'ai pas une pensée que je ne te la dise. . . Tu sais tout ce que je fais. . . .

JEANNETTE.

C'est vrai !

SOPHIE.

Tu me dois confidence pour confidence.

JEANNETTE.

Juste.

SOPHIE.

Je t'écoute.

JEANNETTE.

C'est plus fort que moi.... apprenez donc.... mais non, j'apperçois monsieur Edouard.... et je me tais (*à part.*) il était tems. Ah! mon dieu! qu'un secret est une chose difficile à arder! Si elle savait... mais non, il faut se faire violence. (*Elle sort en saluant Edouard.*)

SCENE VII.

SOPHIE, EDOUARD.

EDOUARD.

Tandis que vos sœurs sont occupées, aimable Sophie, je viens vous offrir mes services.

SOPHIE.

Edouard, vous venez me donner une leçon de géographie?

EDOUARD

Comme elles n'auront pas fini de sitôt, la séance sera plus longue qu'à l'ordinaire.

SOPHIE.

Tant mieux! car je ne sais pas comment cela se fait mais il me semble que nos leçons raccourcissent tous les jours.

EDOUARD.

Et savez-vous quelque chose?

SOPHIE.

Oui, j'ai étudié cette nuit.

EDOUARD.

Cette nuit!

SOPHIE.

Oui : maman et mes sœurs étaient au bal, je les ai attendues.

EDOUARD.

Et pourquoi donc les attendre ?

SOPHIE.

N'est-ce pas moi qui les déshabille ?

EDOUARD.

Comme vous savez mettre à profit tous les instans !

SOPHIE.

Ah ! c'est que je veux vous faire honneur.

EDOUARD.

Il faut être votre belle-mère pour ne pas vous aimer !

SCENE VIII.

EDOUARD, SOPHIE, ROSALIE, ÉLÉONORE, *entrant sous le deuxième berceau à droite.*

ELÉONORE.

Oui, ma sœur, sous ce berceau, nous serons mieux que dans le salon.

ROSALIE.

En vérité, ma sœur, la géographie a pour vous bien des attraits.

ELÉONORE.

C'est une science dont je raffolle ; il est si agréable de connaître les endroits célèbres !

EDOUARD.

Voilà votre carte : nous en étions l'autre jour....

SOPHIE.

Vous savez bien : nous avions tracé la route que mon père a parcourue, et nous étions arrivés avec lui à Sainte-Lucie.

EDOUARD.

Cherchons Sainte-Lucie.

SCENE IX.

EDOUARD, SOPHIE, M. DELMAR, AMBROISE, *dans le fond.*

Pendant toute cette Scène, M. Delmar et Ambroise doivent parler de manière à n'être pas entendus des autres interlocuteurs.

AMBROISE.

Tenez, tenez ! les voyez-vous ? je vous le disais bien ! c'est son heure.

M. DELMAR.

Chère enfant! si je n'écoutais que mon cœur!...

SOPHIE.

Sainte-Lucie! la voilà, cette maudite île; il y a quatorze ans que mon père y arriva...

ÉLÉONORE.

Tenez, ma sœur, nous voilà dans l'Asie: regardez cette petite ville.... là ... Cachemire.... C'est de-là qu'ils nous viennent ces schals magnifiques, qui font l'orgueil de celles qui les portent et le désespoir de celles qui n'en ont pas?

ROSALIE.

Cachemire! comme ce mot est doux à l'oreille! le nom de cette charmante ville devrait être inscrit en lettres d'or sur la carte.

SOPHIE.

C'est de-là que mon père nous écrivit pour la dernière fois; c'est de-là qu'il envoya à ma mère ce petit portrait en miniature, qui m'a servi de modèle.

M. DELMAR.

Elle est charmante! c'est le portrait vivant de ma première femme!

AMBROISE.

Ma foi, y vaut mieux qu'all' ressemble à la première qu'à la seconde.

ÉLÉONORE.

Voyez-vous cette côte? c'est de-là que nous sont venus ces beaux colliers de perles fines, qui excitent l'envie de toutes nos connaissances, les perles d'Orient....

ROSALIE.

Je ne sais pas pourquoi l'étude de la géographie ne se borne pas tout simplement à savoir le nom de ces endroits-là?

ÉLÉONORE.

Sans doute Si jamais il me prend envie de voyager, je ne veux m'arrêter que dans ces villes-là.

ROSALIE.

Moi, de même.

SOPHIE.

Si j'étais homme!

EDOUARD.

Que feriez-vous?

SOPHIE.

Ce que je ferais, monsieur, je partirais sur le premier bâtiment qui ferai voile pour l'Amérique, j'irais droit à Sainte-Lucie, et je ferais tant, tant, que je finirais par découvrir ce qu'est devenu mon père ?

M. DELMAR.

Aimable enfant.

EDOUARD.

Et si le hazard voulait qu'il eut changé de nom pour se soustraire au danger, comment le reconnaîtriez-vous ?

SOPHIE, *déroulant son dessin.*

Et son portrait le comptez-vous pour rien?

M. DELMAR.

Mon portrait!

AMBROISE.

Quand je vous dis qu'elle est pleine de talens.

SOPHIE.

Oui, oui, j'en suis sûre, voilà bien les traits chéris de l'auteur de mes jours. (*Elle attache le dessin à l'entrée du bosquet.*)

EDOUARD.

Vous l'avez un peu vieilli, attristé, celui du médaillon est moins sérieux.

SOPHIE.

Songez donc qu'il y a quatorze ans que mon père envoya ce portrait à ma mere ; alors il avait l'espoir de repasser de suite en France, il croyait embrasser avant peu sa femme, son enfant, aussi voyez comme ses yeux sont vifs, brillans, comme toute sa figure est gaie ; moi, au contraire, en le peignant après quatorze ans, passés dans le malheur, et loin de sa famille, j'ai dû vieillir ses traits, répandre sur sa phisionomie la tristesse de son cœur. Ah! si j'en juge par le mien, combien il a dû souffrir.

M. DELMAR.

En vérité je pleure comme un enfant.

AMBROISE.

Et moi comme une bête.

ELEONORE, *criant du bosquet avec Rosalie.*

Je crois que l'on parle près de nous.

ROSALIE.

Voyons donc.

(*Elles s'avancent et apperçoivent Sophie et Edouard.*)

ELÉONORE.

A merveille.

ROSALIE.

Voilà pourquoi monsieur refusait de nous accompagner.

EDOUARD.

Mademoiselle. . . .

ELÉONORE.

Je ne m'étonne plus si mademoiselle se lève d'aussi bonne-heure.

M. DELMAR.

Comme elles lui parlent.

AMBROISE, *à M. Delmar.*

Ah! ce ne sont que des roses.

ELÉONORE.

Mais je ne souffrirai point un tel scandale.

ROSALIE.

Tromper sa mère.

ELÉONORE.

Offenser sa bienfaitrice.

SCENE X.

Les Mêmes, Mad. DELMAR.

Mad DELMAR.

D'où vient donc ce bruit là ?

AMBROISE.

Voilà votre veuve.

Mad. DELMAR.

Encore quelques sottises de mademoiselle ?

SOPHIE, *à part.*

Là, on dirait que je ne fais que des sottises.

Mad. DELMAR.

Paix, mademoiselle.

AMBROISE.

Entendez-vous madame Raba-joie?

ÉDOUARD.

Rien ne mérite moins votre colère, madame, et ces demoiselles ont tort. . .

Mad. DELMAR.

C'est impossible, monsieur.

EDOUARD.

Pardonnez-moi ; elles ont tort de me faire un crime de consacrer quelques heures à l'éducation de mademoiselle Sophie.

ELÉONORE.

Admirablement trouvé.

ROSALIE.

Comme si c'était d'aujourd'hui que l'on se fût apperçu que mademoiselle aimait monsieur.

SOPHIE.

Et comment ne pas aimer ceux qui ont tant de bontés pour nous.

Mad DELMAR.

Monsieur aurait au moins dû, pour vous instruire, attendre mes ordres.

EDOUARD.

Il y a trois ans que je suis ici, et jamais madame ne m'a donné d'ordres.

ELÉONORE.

Et peut-on s'informer quels sont les talens que mademoiselle cultive ?

SOPHIE.

La musique.

ELÉONORE.

C'est donc ça que vous nous étourdissez tous les matins.

SOPHIE.

Le dessin.

ROSALIE.

Oui :... voilà pourquoi je trouve si souvent mon portefeuille ouvert, pourquoi l'on ne voit partout que papiers crayonnés, dessinés, et mais voilà, sans doute, un échantillon des talens de mademoiselle.

Mad. DELMAR, *voyant le dessin attaché.*

Que vois-je ?

SOPHIE.

C'est un portrait de... fantaisie.

ELÉONORE.

Elle choisit bien ses modèles.

ROSALIE.

Il a l'air de revenir de l'autre monde.

SOPHIE.

Si ce dessin fait plaisir à ma mère je lui offre de bien bon cœur.

Mad. DELMAR.

Ce n'est pas cela dont il s'agit, mademoiselle.

AMBROISE, *à part*

Elle ne veut pas de vous, même en peinture.

Mad DELMAR.

Vous vous dispenserez, à l'avenir, d'accepter les leçons de monsieur.

EDOUARD.

Quoi madame ?

mad. DELMAR.

Feu mon époux et votre père, mademoiselle, ne vous a laissé aucune fortune, la mienne est la propriété de mes filles il n'est donc pas étonnant que je l'aie employée à leur éducation, et il serait ridicule, à vous, de chercher à les imiter.

SOPHIE.

Oh ! je ne veux pas les imiter du tout.

Mad. DELMAR, *à Sophie.*

Songez que vous n'avez aucun droit ici ; que vous tenez tout de mes bontés; car enfin, mon enfant, vous n'êtes pas ma fille.

SOPHIE.

Je le sais bien, ma mère.

mad. DELMAR.

Contentez-vous de vous rendre utile à vos sœurs, et souvenez-vous que mon abandon suivrait de près la moindre désobéissance. Sortez....

AMBROISE, *à part.*

C'est-y ça de la tendresse maternelle ?

SOPHIE.

Ah ! madame, je vous assure que je vais tâcher d'oublier tout ce que je sais. (*Elle sort.*)

mad. DELMAR.

Quant à vous, monsieur, je suis loin d'approuver cet excès de zèle ; il pourrait s'y glisser d'autres sentimens.

ÉDOUARD.

Quoi, madame ! vous me soupçonneriez ?..

ROSALIE.

Convenez que ce ne serait pas à tort ?

mad. DELMAR.

Vous êtes jeune.... sans être jolie, Sophie n'est pas mal....

ÉDOUARD.

! elle est charmante !

MAD. DELMAR.

Quel feu ! vous vous trahissez malgré vous.

ÉDOUARD.

J'admire ses attraits, je respecte ses vertus. Ah ! si le sort cruel ne m'avait pas privé de mes parens !

MAD. DELMAR.

Sophie est jeune, crédule, confiante ; et, quoiqu'elle ne m'appartienne pas, je dois veiller sur elle : cessez donc, je vous le répète, de lui consacrer des soins qui seraient sans récompense et qui exposeraient sa réputation. Allons, mes filles, allons donner un coup-d'œil aux préparatifs de ce soir ; nous comptons sur la présence de monsieur Edouard. (*Elle sort avec ses filles.*)

SCENE XI.

EDOUARD, *seul.*

Sur ma présence ! non, ne l'espérez pas ; l'honneur me fait un devoir de quitter ces lieux. En y restant plus long-tems, je compromets Sophie, j'alimente la haine de ses persécuteurs, et j'augmente le nombre de ses chagrins. Pauvre Sophie ! infortuné Dercourt !

M. DELMAR.

Dercourt !

ÉDOUARD.

A quel malheur sommes-nous condamnés !

AMBROISE.

Quoi ! celui que vous cherchiez ?...

ÉDOUARD.

Tous deux orphelins !

M. DELMAR.

C'est lui !

ÉDOUARD.

Tous deux sans fortune !

AMBROISE.

C'est-il heureux ?

EDOUARD.

La nécessité nous fait une loi de nous séparer ; puisse un autre plus heureux que moi me remplacer dans ton cœur, et t'offrir un rang digne de tes vertus !

AMBROISE.

Je vous avais bien dit qu'il l'aimait.

ÉDOUARD.

Allons, Dercour, du courage ! sachons sacrifier notre notre amour au bonheur, à la tranquillité de Sophie ! fuyons, et si je laisse en ces lieux mon cœur et mon amour, du moins emportons avec nous l'estime des honnêtes gens, et la certitude d'avoir rempli mon devoir. (*Ils sort.*)

M. DELMAR.

Non, brave jeune homme, tu ne partiras pas ; et le sort que tu accuses va changer pour toi.

Fin du second acte.

ACTE III.

La Scène est chez Ambroise. Le Théâtre représente une chambre rustique.

SCENE PREMIERE.

JEANNETTE.

(*Elle arrive avec une corbeille remplie de guirlandes et de bouquets Elle doit elle-même avoir un joli bouquet à son côté.*)

En voilà-t-il des bouquets et des guirlandes, et tout ça pour la fête de ce soir ? ah ! j'espère que bientôt nous en aurons une ici qui m'intéressera particulièrement. J'avoue que ce matin j'ai été un peu vite en besogne ; mais le caractere ouvert et riant de monsieur Florent, le bien qu'on m'en dit depuis mon enfance m'ont comme

ensorcelée ; et puis, quoiqu'il m'ait paru très-pressé, peut-être laissera-t-il passer quelques jours avant d'en parler à mon père, et j'aurai le tems de le mieux connaître de le mieux juger ?

SCENE II.

FLORENT, JEANNETTE.

FLORENT, *n'osant pas entrer.*

Mademoiselle Jeannette, je n'ai pas pu rencontrer le pa; est-il de retour ?

JEANNETTE.

Non, pas encore ; entrez donc, monsieur Florent.

FLORENT.

Vous voyez que je suis de parole.

JEANNETTE.

Approchez donc: tandis que je vais tresser ces guirlandes, nous pourrons causer tout à notre aise.

FLORENT, *voyant le bouquet.*

Ah! le joli bouquet !

JEANNETTE.

Qu'en dites-vous ?

FLORENT.

Est-ce que, par hasard, ce serait votre fête ?

JEANNETTE.

Non, je vous jure.

FLORENT.

C'est donc celle du bouquet ?

JEANNETE.

N'avez-vous pas volé ce compliment là quelque part ?

FLORENT.

Cela se pourrait ; mais je défie de mieux l'adresser.

JEANNETTE.

Savez-vous que vous êtes aimable au moins ?

FLORENT.

C'est un défaut dont je n'ai jamais pu me corriger.

JEANNETTE.

Que vous avez de l'esprit ?

FLORENT.

Quel Gascon n'en a pas?

JEANNETTE.

Mais pas du tout de modestie, par exemple.

FLORENT.

Est-il beaucoup de Gascons qui en ayent?

JEANNETTE.

Au moins, voilà de la franchise.

FLORENT.

Le mensonge et un Gascon, c'est l'eau et le feu.

JEANNETTE.

Ainsi je dois vous croire, quand vous dites que vous m'aimez.

FLORENT.

C'est la quintescence de la vérité.

JEANNETTE.

Ah! ça, vos courses sur mer sont....

FLORENT.

Terminées.

JEANNETTE.

Votre goût pour les voyages....

FLORENT.

Passé.

JEANNETTE.

Pour jamais.

FLORENT.

Je suis bien ici, j'y jette l'ancre.

JEANNETTE.

A la bonne heure! car je ne sais en vérité ce que vous autres marins vous pouvez trouver d'amusant à être ainsi renfermés, quelquefois des mois entiers, dans un vaisseau; vous devez vous ennuyer à périr.

FLORENT.

Pas toujours.

JEANNETTE.

Que faites-vous pour passer le tems?

FLORENT.

On boit, on rit, on fume et on fredonne la petite chanson.

JEANNETTE.

Vous savez chanter?

FLORENT.

Presque comme un rossignol.

JEANNETTE.

La preuve?

FLORENT, *montrant son gosier.*

Est là.

JEANNETTE.

En ce cas j'écoute.

FLORENT.

En ce cas je chante.

JEANNETTE.

Je travaille.

FLORENT.

PREMIER COUPLET.

Air : *Vivre loin de ses amours.*

Les marins, en bons vivans,
Voguant sur l'onde légère,
Chantent la moitié du tems
En pas ent l'autre à rien faire.
Et voila comme un marin
En riant fait son chemin.

C'est envain qu'à son vaisseau
Un orage fait la guerre;
Un marin ne craint que l'eau
Qui peut tomber dans son verre.
Et voilà etc.

S'il est près de la beauté,
Il sait prendre, à tour de rôle,
Pour pilote la Gaité,
L'Espérance pour boussole.
Et voilà comme un marin
En riant fait son chemin.

SCENE III.

Les précédens, AMBROISE.

AMBROISE.

Bravo! monsieur Florent.

JEANNETTE.

Voici cher père !

FLORENT.

Oh ! vous avez entendu !

AMBROISE.

Parfaitement.

FLORENT.

La fatigue du voyage m'a un peu rouillé ; mais on reconnaît toujours un chant pur, mélodieux !

AMBROISE.

Vous n'attendez pas qu'on vous le dise.

FLORENT.

Un compliment m'embarrasse.

AMBROISE.

Votre maître, c'est-à-dire le nôtre, où est-il ?

FLORENT.

Enfermé dans le petit pavillon avec M. Dercourt.

JEANNETTE.

Monsieur Dercourt ! qu'ez-à-co ?

AMBROISE.

Monsieur Edouard.

JEANNETTE.

Comment ! est-ce qu'il a changé de nom ?

FLORENT.

Dercourt est son nom de famille.

AMBROISE.

Oui, c'est le fils d'un des anciens associés de notre maître.

JEANNETTE.

Contez moi donc ça ?

AMBROISE.

Quand tes guirlandes seront finies, car je m'apperçois que tu as perdu ton tems.

JEANNETTE.

C'est que monsieur m'a parlé, et cela a pu me distraire.

AMBROISE.

Oh ! en général tu es très-attentive quand on te parle.

FLORENT, *à part.*

Il faut cependant que je porte la parole au papa. (*haut*) Monsieur Ambroise.

AMBROISE.

Vous avez à me parler.

FLORENT.

Beaucoup.

AMBROISE.

Allons dans le jardin.

FLORENT.

Mademoiselle Jeannette n'est pas de trop.

AMBROISE.

A la bonne heure, aussi bien cela ne la fâchera pas, car elle aime assez à savoir. . . .

JEANNETTE.

Sur-tout ce qui me regarde.

AMBROISE.

Ah! il est question de toi.

JEANNETTE.

Un peu.

FLORENT.

Monsieur Ambroise, j'ai toujours été actif, laborieux, économe. . .

AMBROISE.

C'est comme moi, j'ai toujours été sobre, travailleur et rangé.

FLORENT.

Monsieur Delmar m'a promis que je ne le quitterais jamais.

AMBROISE.

Il m'aime, et je mourrai à son service.

FLORENT.

Trois ou quatre mille francs sont le fruit de mes économies.

AMBROISE.

Ma foi, mes épargnes s'élèvent, à peu-près, à pareille somme.

FLORENT.

Ils appartiennent à la femme qui voudra de moi.

AMBROISE.

C'est la dot de ma fille.

FLORENT.

Je m'en contente.

JEANNETTE.

Il n'est pas difficile.

AMBROISE.

Comment, comment!

FLORENT.

Il ne nous a fallu qu'un coup-d'œil pour nous apprecier, qu'un instant pour nous aimer, nous brûlons... depuis ce matin.. nous nous sommes dépêchés de nous plaire, dépêchez-vous de nous unir, et moi e me dépêcherai de vous donner cinq ou six petits enfans, peut-être davantage.

AMBROISE.

Comme vous y allez.

FLORENT.

Ils grandiront sous vos yeux, chaque matin avant d'aller à l'ouvrage ces petits marmots vous entoureront vous caresseront, l'un prendra vos mains, l'autre grimpera sur vos genoux, celui-ci sautera sur votre dos, les autres à votre col; la maman viendra pour terminer le tableau, la gaîté dans les regards, le sourire sur les lèvres, la joie dans le cœur, vous direz j'ai bien fait de marier cette petite Jeannette, et sur-tout de la donner à Florent, lui seul était capable de la rendre heureuse, il nous enchante par son esprit, et nous étonne par son adresse. Je ne vous parle pas du petit Bambin qui, dans la saison de la chaleur, lorsque vous serez occupé dans votre jardin, ira de ses petites menottes essuyer la sueur de votre front, vous présentera la fiole pour vous rafraîchir, qui, apprentif jardinier, vous accablera de questions: grand papa qu'elle est cette fleur. Comment appelle-t-on cet arbre, grand-papa? qui essayera de manier la serpe, et abimera gaîment les meilleurs arbustes, mangera vos fraises avant qu'elles ne soient mures, arrachera vos œillets, effeuillera vos roses, vous fera enrager mille fois dans un instant: car mes enfans seront espiègles et charmants comme leur père... Que dites-vous de cet avenir?

JEANNETTE.

Ce tableau est séduisant, n'est-ce pas?

AMBROISE.

Ma foi, les baisers les caresses, un petit marmot ici,

un autre là, qui viendra manger mes fraises avant qu'elles ne soient mûres; ma fille dans mes bras, un espiègle qui me fait damner, et qui rit quand je le gronde. Oui, tout cela à son prix.

FLORENT.

Et donc?

JEANNETTE.

Et donc cher père?

AMBROISE.

Eh donc? ce que j'ai épargné, ce que vous avez économisé, tout cela est pour Jeannette qui sera madame Florent, lorsque le projet de monsieur Delmar aura réussi, et que mademoiselle Sophie sera heureuse.

JEANNETTE.

Oui, sans cela il manquerait quelque chose à ma félicité!

FLORENT.

J'attendrai puisqu'il le faut; mais c'est sur-tout mademoiselle qui est à plaindre de ce retard.

AMBROISE.

Pourquoi?

FLORENT.

C'est que plus tard elle me possédera, plus tard elle sera heureure.

JEANNETTE.

Il ne changera pas!

SCENE IV.

AMBROISE, JEANNETTE, FLORENT, M. DELMAR, EDOUARD.

M. DELMAR.

Eh! bien, tu es encore ici?

FLORENT.

Monsieur, c'est que je viens de terminer une affaire majeure.

M. DELMAR.

Qui te fait oublier les miennes, n'est-ce pas? Cours chez les marchands, dont je t'ai parlé, qu'ils m'appor-

tent tout ce qu'ils ont de plus brillant. . . Rien ne saurait l'être trop pour ma Sophie.

FLORENT.

Cela suffit, monsieur. Sans adieu, mademoiselle Jeannette, prenez patience, le plaisir attendu n'en est que plus vif. (*Il sort.*)

SCENE V.

JEANNETTE, AMBROISE, M. DELMAR, EDOUARD.

M. DELMAR.

Ambroise, éloigne ta fille.

AMBROISE.

Oui, monsieur.... Jeannette?

JEANNETTE.

Cher père!

AMBROISE.

M'est avis que pour achever tes guirlandes tu serais beaucoup mieux dans le jardin; ces messieurs ont besoin d'être seuls.

JEANNETTE.

Est-ce que je ne pourrais pas rester dans un coin ?

AMBROISE.

Non, tu as déjà un secret sur la conscience; deux ça serait trop lourd pour toi.

JEANNETTE.

Je ne pourrai rien savoir! (*Elle sort.*)

SCENE VI.

EDOUARD, M. DELMAR, AMBROISE.

M. DELMAR.

Allons, mon cher Dercour, c'est par un noble emploi de votre fortune, par une conduite irréprochable, qu'il faut honorer la mémoire de votre père.

AMBROISE.

Oh ! je vous réponds de monsieur Edouard ; il n'est pas de ces gens que la fortune change, lui !

ÉDOUARD.

Eh ! quel plus doux emploi puis-je faire de mes biens que de demander à l'ami de mon père la grace de les offrir à sa fille chérie ?

AMBROISE.

Vous voyez bien que c'est un brave jeune homme.

M. DELMAR.

Mon jeune ami, je suis bien loin de m'opposer à votre hymen avec ma fille ; mais je ne puis vous l'accorder avant de savoir si son cœur est à vous ?

AMBROISE.

Et à qui l'aurait-elle baillé ; s'il y a quelqu'un ici qu'elle aime, c'est à coup sûr monsieur Édouard.

M. DELMAR.

Espérez, Dercour, je ne veux que le bonheur de Sophie.

AMBROISE, *à Dercour.*

Vous l'aurez, c'est sûr.

EDOUARD.

Ah ! monsieur, si son bonheur vous est cher, pourquoi tant tarder à vous faire connaître ?

M. DELMAR.

J'ai mes raisons ; et vous pouvez même, dans cette occasion, me servir tous deux.

EDOUARD.

Comment ?

M. DELMAR.

J'ai été témoin de la scène du bosquet.

AMBROISE.

Et de la manière dont ces demoiselles vous ont traité parce que vous n'étiez qu'un sécretaire, et pas trop riche.

M. DELMAR.

Aussi je veux vous en venger.

ÉDOUARD.

Moi ?

M. DELMAR.

Laissez-moi faire. . . Ambroise ?

AMBROISE.

Monsieur.

M. DELMAR.

As-tu quelqu'un ici capable de répandre promptement

la nouvelle du changement de fortune de Dercourt.

AMBROISE.

Oui, monsieur, j'ai ma fille.

M. DELMAR.

Ce n'est pas assez...

AMBROISE.

Oh! je vous en demande bien pardon; demandez à monsieur Dermar.

M. DELMAR.

Engage-là à publier de suite cette bonne nouvelle. Ou je me trompe fort, ou ces demoiselles me donneront encore une preuve de leur ingratitude, de leur inimitié pour Sophie, et justifieront d'avance la punition que je leur prépare.

AMEROISE.

Soyez tranquille, monsieur, j'allons chercher Jeannette, et je vous réponds que votre secret ne saurait être en meilleures mains. (*Il sort.*)

SCENE VII.

M. DELMAR, EDOUARD.

M. DELMAR.

Quant à vous, mon ami, je n'oublierai pas votre conduite envers ma Sophie; croyez que mon seul desir est de vous rendre heureux! adieu, je vais attendre Florent et le résultat des indiscrétions de Jeannette.

SCENE VIII.

EDOUARD, *seul.*

Ah! j'aurais joui doublement de mon bonheur, si mon père en eût été le témoin.

SCENE IX.

EDOUARD, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Allons, ils sont partis.

ÉDOUARD.

Ah! c'est toi, Jeannette.

JEANNETTE.

Je suis pressée; cher père m'attend; la fête de ce soir nous donne un tracas... Ça sera gaî à faire trembler!

EDOUARD.

Ma chère Jeannette, tu ne sais pas une bonne nouvelle?

JEANNETTE.

Non.

EDOUARD.

Apprends donc. . . .

AMBROISE, *dans la coulisse.*

Jeannette?

JEANNETTE.

Ah! mon dieu, c'est cher père.

EDOUARD.

Je te dirai cela dans un autre instant.

JEANNETTE.

Non pas, non pas; cher père a un secret à me dire, vous un autre; commençons par le vôtre, puisque c'est le plutôt prêt.

EDOUARD.

Et ton père qui attend.

JEANNETTE.

Bast! il s'impatientera un peu: il grondera, je l'embrasserai, et il ne pensera plus à rien.

EDOUARD.

Je possède une fortune considérable.

JEANNETTE.

Ah! que mademoiselle Sophie va donc être contente.

AMBROISE, *appelant dans la coulisse.*

Jeannette?

JEANNETTE.

J'y suis. . . je vais tout lui conter. . . Si cependant vous avez autre chose à m'apprendre. . . je resterai bien encore quelques instans.

EDOUARD.

J'ai tout dit.

JEANNETTE.

En ce cas je vais trouver mon père.

EDOUARD.

C'est inutile.

JEANNETTE

Que non pas.... il me doit une confidence.

EDOUARD.

Je viens de te la faire.

JEANNETTE.

Ouidà!... en ce cas, je vais le dire à ma chère Sophie. Ah! que ces demoiselles vont vous trouver aimable!

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

EDOUARD, *seul.*

Quel sera l'étonnement de Sophie, en apprenant tout ce qui m'arrive! je connais son cœur, sa joie seule pourra égaler sa surprise.... Que serait-ce donc si elle savait? . . . mais pourquoi son père diffère-t-il si longtems à se faire connaître? à. . . . embrasser sa fille?... Je la vois! la gaîté se peint dans ses regards. . . . elle est instruite.

SCENE XI.

SOPHIE, EDOUARD.

SOPHIE.

Mon dieu, monsieur Edouard, on a bien de la peine à vous rencontrer.

EDOUARD.

Vous me cherchiez, mademoiselle?

SOPHIE.

Sans doute, n'est-il pas naturel de prendre part à la joie de ceux qui nous aiment.

EDOUARD.

Comment?

SOPHIE

Jeannette m'a tout conté.

EDOUARD.

A merveille!

SOPHIE.

J'aurais cependant mieux aimé l'apprendre de vous-même; une confidence à tant de charmes! vous savez que je ne vous cache aucun de mes chagrins, eh bien!

s'il m'arrivait quelque chose d'heureux, vous en seriez assurément le premier instruit.

EDOUARD.

Croyez qu'il m'a été impossible...

SOPHIE.

Une autre se fâcherait, aurait désormais des secrets pour vous.

EDOUARD.

Mais Sophie est si bonne!..

SOPHIE.

Elle est si heureuse de votre bonheur!...

ÉDOUARD.

C'est en doubler le prix.

SOPHIE.

Vous êtes donc devenu bien riche?

EDOUARD.

Oui, j'ai hérité d'une fortune considérable.

SOPHIE.

Hérité... Et de qui?

ÉDOUARD.

De mon père!

SOPHIE.

Je vous plains!

ÉDOUARD.

Ah! Sophie, vous allez me faire regretter ma pauvreté.

SOPHIE.

Elle nous avait réunis, la richesse va nous séparer.

ÉDOUARD.

Que dites vous?

SOPHIE.

Sans doute, vous allez quitter cette maison; la place que vous y occupez ne vous convient plus.

ÉDOUARD.

Quitter des lieux habités par Sophie!... Jamais.

SOPHIE.

Songez à ce que vous êtes, et voyez qui je suis; mon dieu, mon dieu, que je vais m'ennuyer ici! Vous étiez mon protecteur; quand on me grondait trop fort, vous intercédiez pour moi; le moindre petit désagrément qui me survenait, j'allais vous en faire part; et dieu sait que j'avais recours à vous vingt fois dans la journée?

EDOUARD, *à part.*

Si je ne craignais pas de déplaire à monsieur Delmar...

SOPHIE.

Adieu, monsieur Edouard; recevez mes complimens sur votre fortune, mes regrets sur votre départ: ces lieux ne vont plus être pour moi qu'une solitude; mais si votre petite écolière apprend vos succès dans le monde, il y aura encore pour son cœur un instant de contentement. Adieu, monsieur Edouard, pensez quelquefois à Sophie, qui n'oubliera jamais vos bontés pour elle, et qui vous conservera toujours dans son cœur... (*en sanglotant.*) Ah! c'est une bien jolie chose que la fortune, ça rend bien gaî!

ÉDOUARD.

Ma Sophie, non, je ne reçois pas vos adieux.

SOPHIE.

Comment, monsieur, vous me refusez?

ÉDOUARD.

Absolument... Ma situation a pu changer, mon cœur est toujours le même.

SOPHIE.

Ah! c'est différent; cette façon de penser me reconcilie avec vos richesses.

SCÈNE XII.

EDOUARD, SOPHIE, AMBROISE.

AMBROISE.

Eh! vite, qu'on se sépare, voilà madame et ses demoiselles.

ÉDOUARD.

Vous n'êtes plus fâchée?

SOPHIE.

Non, vous ne partez pas?

AMBROISE.

Eh! vîte chacun de son côté.

(*Edouard et Sophie sortent.*)

SCENE XIII.

AMBROISE, *seul.*

Quen sujet peut donc amener madame par ici?

SCÈNE XIV.

AMBROISE, Mad. DELMAR, ROSALIE, ELÉONORE.

ROSALIE.

Je vous assure, ma mère, que c'est une plaisanterie.

ELÉONORE.

Quelle apparence!

Mad. DELMAR.

Ambroise, qu'est-ce que ta fille vient donc de nous apprendre?

AMBROISE, *à part.*

Je ne sais pas ce qu'elle peut avoir appris à madame. (*à part.*) Allons, Jeannette a jasé, ça va ben, ça va bien!

Mad. DELMAR.

Elle prétend qu'Edouard...

AMBROISE, *à part.*

C'est çà.

ROSALIE.

Vient d'hériter d'une fortune considérable.

AMBROISE.

Ça c'est vrai, j'lons vu.

Mad. DELMAR.

Cette fortune considérable se réduit, peut-être, a quelques centaines de louis!

AMBROISE.

Mais comme vous dites, des centaines de louis; il y en a des centaines de milliers!

ELÉONORE.

Serait-il possible?

AMBROISE.

Il y a bien encore avec ça quelques diamans.

ROSALIE, Mad. DELMAR, ELÉONORE.

Des diamans?

Mad. DELMAR.

Beaucoup?

AMBROISE.

Ah! beaucoup... Non... Plein mes deux mains. Mais quenque ça peut valoir? Je suis sûr qu'il y en a, tout au plus, pour cent, ou deux cent mille francs, v'là

ben d'quoi faire tant d'embarras !... stapendent m'est avis qu'ça doit joliment vous parer une femme (*à part.*) Comme all' donnent dans les diamans. (*haut.*) Madame n'a plus besoin de moi?

Mad. DELMAR.

Non.

AMBROISE, *à part.*

Monsieur avait raison, comme on va cajoler le secrétaire !

SCENE XV.

M. DELMAR, ELÉONORE, ROSALIE.

ELÉONORE.

Il paraît que Jeannette a dit la vérité ?

ROSALIE.

Voilà monsieur Edouard devenu un personnage important.

ELÉONORE.

Un homme riche.

Mad. DELMAR.

Un parti avantageux.

ELÉONORE.

Mais oui ; son caractère est assez aimable : du moins je le crois, car je n'ai j'amais fait beaucoup d'attention à lui.

Mad. DELMAR.

Il ne lui manquait que de la fortune pour faire un excellent mari.

ELÉONORE.

C'est à dire qu'il ne lui manque plus rien maintenant.

Mad. DELMAR.

Qu'en pensez-vous?

ROSALIE.

J'aime trop ma mère pour ne pas être de son avis.

Mad. DELMAR.

Il n'a pu rester trois ans ici sans apprécier vos talens, votre amabilité; et pour peu qu'il soit reconnaissant, il ne quittera pas tout de suite ce séjour.

ROSALIE.

Je vous comprends.

Mad. DELMAR.

Aimables enfans, votre bonheur fut toujours ma plus chère occupation; et tel a été mon désir de vous rendre heureuses, que dans quelques occasions j'ai plutôt consulté mon cœur que ma fortune.

ELÉONORE.

Comment?

Mad. DELMAR.

L'envie de vous voir continuellement briller dans le monde m'a fait contracter des engagemens difficiles à remplir.

ROSALIE.

J'avoue que je l'ai soupçonné.

Mad. DELMAR.

Un bon mariage suffirait pour tout réparer.

ELÉONORE.

Et monsieur Edouard est riche...

Mad. DELMAR.

Oui.

ROSALIE.

Et votre amitié pour nous vous fait désirer qu'une de nous deux puisse lui plaire....

Mad. DELMAR.

C'est cela.

ELÉONORE.

Rassurez-vous, ma mère, tout réussira au gré de nos vœux.

ROSALIE.

Je vous demande pardon, ma sœur; mais j'y vois un obstacle.

ELÉONORE.

Et lequel, ma sœur?

ROSALIE.

Edouard a l'air d'aimer Sophie.

ELÉONORE.

N'est-ce que cela?

ROSALIE.

Je sais bien que ce sentiment ne peut être que passager, mais enfin...

ELÉONORE.

Vous la craignez.

Mad. DELMAR.

Et peut-être n'est-ce pas à tort. S'il est vrai que mon-

sieur Edouard s'intéresse à Sophie, tant qu'il la verra, un sentiment étranger pénétrera difficilement dans son ame.

ROSALIE.

Si cela devenait sérieux, vous pourriez refuser votre consentement.

Mad. DELMAR.

Sous quel prétexte ! Sophie n'est que ma belle-fille ; d'ailleurs Edouard, irrité de voir son offre dédaignée, persisterait à vouloir quitter ces lieux.

ELÉONORE.

Mais, puisque vous craignez tant Sophie, que ne cherchez-vous à l'éloigner pendant quelques mois seulement ?

ROSALIE.

Oui, ma sœur a raison.

Mad. DELMAR.

Rien de plus facile : je vais l'envoyer chez un des parens de son père, qui demeure à quelques lieues d'ici. Edouard la regrettera, quelque tems encore il lui gardera son cœur ; mais le charme s'évanouira. L'absence le desir du changement, si naturel aux hommes ! éloignera Sophie de son souvenir, l'effacera de son cœur ; alors n'ayant plus ce objet de comparaison, il jettera les yeux sur vous, mes enfans : toutes deux aimables, vous déployerez les grâces, les talens, cet esprit enchanteur qui vous fait partout admirer ; et, fût-il un Caton, il ne pourra échapper aux fers que vous lui préparez, qu'en dites-vous ?

ÉLÉONORE.

Projet fort sage !

ROSALIE.

S'il réussissait je ne quitterais jamais ma mère.

ELÉONORE.

Ni moi non plus.

Mad. DELMAR.

Allons, rivales généreuses, luttez d'esprit, de graces, de talens et fixez en ces lieux l'hymen, la fortune et l'amour.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

Le Théâtre représente un salon richement décoré ; un lustre est suspendu au plafond ; à la droite du spectateur est placée une belle toilette et une glace à la Phyché.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMBROISE, *seul.*

Allons, tout va bien.... tandis que madame et ses demoiselles se disposent à bien danser, monsieur Delmar leur prépare une fière surprise !... Les marchands sont arrivés, les bijoux sont achetés, et bientôt j'verrons mademoiselle Sophie aussi brillante qu'elle l'était peu, aussi considérée qu'elle était humiliée, bientôt elle paraîtra en grande parure, pleine de bijoux, de diamans.... il me semble déjà la voir.

SCENE II.

AMBROISE, SOPHIE, *entrant en petite robe très-mesquine et un paquet sous le bras.*

SOPHIE, *à la coulisse.*

Adieu, adieu, mon pauvre Sultan ; on te garde, toi : tu es plus heureux que moi. Ah ! te voilà Ambroise, je viens te faire mes adieux.

AMBROISE.

Vos adieux, mademoiselle !

SOPHIE.

Oui, mon ami, je m'en vais.

AMBROISE.

Vous vous en allez !

SOPHIE.

Oui.

AMBROISE.

Et ous que vous allez donc?

SOPHIE.

Je n'en sais rien, Ambroise.

AMBROISE.

Comment! vous n'en savez rien?

SOPHIE.

Non.

AMBROISE.

Et qui vous force à partir?

SOPHIE.

Ma mère.

AMBROISE.

Votre mère!

SOPHIE.

Oui; elle ne peut plus me garder.

AMBROISE.

Et pourquoi?

SOPHIE.

Elle dit que je suis un mauvais sujet qui retient tout ce que l'on enseigne à mes sœurs.

AMBROISE.

C'est-il possible?

SOPHIE.

Une effrontée que l'on demande en mariage au préjudice de ses filles.

AMBROISE.

Le grand malheur, quand cette race-là se perdrait!

SOPHIE.

Enfin, que toute sa fortune venant du côté de son premier mari, je n'y ai aucun droit; et là-dessus elle a ajouté qu'à mon âge, je ne devais plus être à charge à personne; que d'ailleurs mon père s'était fort mal comporté avec elle; qu'il était mort sans lui en donner connaissance et sans lui laisser d'héritage; que mon entretien lui coûtait des sommes énormes.

AMBROISE.

Il y paraît.

SOPHIE.

Que ses moyens diminuaient tous les jours....

AMBROISE.

C'est çà qu'elle donne des fêtes pour les augmenter.

SOPHIE.

Et qu'il lui était impossible de me garder plus longtems; ensuite le a tiré de son secrétaire une bourse que voilà.

AMBROISE.

Elle n'est pas trop grosse.

SOPHIE.

Elle me l'a remise avec une lettre pour un parent de mon père, qui demeure, dit-elle, à quelques lieues d'ici; elle m'a engagée à aller le trouver, et puis... elle m'a souhaité un bon voyage.

AMBROISE.

Et vous, mon enfant, qu'est-ce que vous lui avez dit?

SOPHIE.

Moi, je l'ai remerciée, et je lui ai dit que je me souviendrais toujours de ses bontés.

AMBROISE.

Le bon petit naturel!

SOPHIE.

J'ai été pour voir mes sœurs, pour leur faire mes adieux, mais elles n'étaient pas visibles; je n'ai trouvé que ce pauvre Sultan, qui, en me voyant pleurer, s'est mis à aboyer, à me caresser!...vous en aurez bien soin, n'est-ce pas, Ambroise?

AMBROISE.

Soyez tranquille.

SOPHIE.

Et moi qui comptais tant m'amuser à voir danser?

AMBROISE, *à part.*

Voilà un trait qui avancera leur punition.

SOPHIE.

Mon pauvre Ambroise, je te remercie des soins que tu m'as donné.

AMBROISE.

Vous vous moquez.

SOPHIE.

Dis à ta fille que je reviendrai la voir.

AMBROISE.

Vous ne partirez pas.

SOPHIE.

Pourquoi?

AMBROISE.

Non, mademoiselle; mais je vous le répète, vous ne partirez pas.

SOPHIE.

Mon ami; l'on m'a renvoyée.

AMBROISE.

Chassée,... mais ils s'en repentiront.

SOPHIE.

Oui, je leur étais utile, n'est-ce pas? Et s'ils me renvoyent, ils seront forcés de prendre quelqu'un pour les servir.

AMBROISE.

Pour les servir... Ah! soyez tranquille, chacun aura son tour.

SOPHIE.

Ce qui me console un peu, c'est de savoir que le jour qui fait mon malheur a causé le bonheur d'un autre, et que monsieur Edouard est heureux.

AMBROISE.

Je suis bien sûr que celui-là ne vous oubliera pas.

SOPHIE.

Mon ami, je ne vais plus le voir; il est riche, je suis pauvre, abandonnée; il reste ici, et je pars.

SCENE III.

JEANNETTE, SOPHIE, AMBROISE.

JEANNETTE.

Eh bien! mademoiselle, je vous cherche partout. Qu'est-ce qu on dit donc là-bas?... Vous partez, vous nous quittez?

SOPHIE.

Il le faut bien!

JEANNETTE.

Est-ce que vous pourriez quitter Jeannette?

AMBROISE.

Non, morbleu! non, ça n's'ra pas, vous resterez avec vos amis, ça f'ra enrager vos sœurs. Eh! bien, tant mieux; allez, mademoiselle, suivez not' fille, all' va vous faire voir un parent que l'ciel a conduit ici tout exprès, pour vot' bonheur, vous s'rez bien surprise

mais aussi bien contente, croyez-moi, c'beau jour vous rendra plus que vous n'avez perdu.

SOPHIE.

Non, non, Ambroise, si je reste, si je suis tes conseils je te brouille avec ma mère.

AMBROISE.

Oh! je ne la crains pas.

SOPHIE.

Tu perdrais ta place.

AMBROISE.

J'en ai une autre.

SOPHIE.

Elle viendra m'arracher de chez toi.

AMBROISE.

J'l'y en défions.

JEANNETTE.

Elle y trouverait à qui parler.

SOPHIE.

Mes amis, laissez-moi partir.

JEANNETTE.

Il ferait beau voir... Si vous saviez qui vous allez trouver chez nous à souper... Mon pere, faut-il encore se taire?

AMBROISE.

Ce secret-là te pèse bien.

JEANNETTE.

Un peu, beaucoup.

AMBROISE.

Allons, mademoiselle, laissez-vous conduire par moi, suivez Jeannette, et.... tu lui diras tout.

JEANETTE, *vivement.*

Ah! venez, mademoiselle, dans le chemin vous allez tout savoir, c'est alors que vous ne voudrez plus vous éloigner. (*elle fait une fausse sortie, et revient.*) Grand merci, mon père, un quart d'heure de plus j'étouffais. Venez, ma chère Sophie, et apprenez que ce matin..... (*Elle sort en continuant de lui parler avec vivacité.*)

SCENE IV.

AMBROISE, *seul.*

Je suis sûr qu'elle aurait reconnu son père de suite, pauvre enfant, il est bien tems qu'elle soit heureuse! quelle

douceur ! quelle résignation ! elle s'en allait tranquillement là, sans colère, sans autre sentiment, que le regret de quitter ceux qui la chassaient. . . . . Morbleu ! que monsieur Delmar fera bien d'humilier un peu l'orgueil de ces dames. Les voici parées comme des princesses, rien que dans une de leurs robes il y a de quoi habiller des régimens de Cendrillons.

SCENE V.

AMBROISE, ELÉONORE, ROSALIE.

ELÉONORE.

Nous sortons du jardin, c'est fort bien Ambroise.

ROSALIE.

Du goût, des intentions.

AMBROISE.

Ma foi, ce n'est pas ma faute : j'avons prié mademoiselle Sophie de nous dessiner le plan de votre fête, j'ons suivi tout ce qu'elle nous a dit.

ROSALIE.

Comment donc ? il fallait aussi que cette petite fille se mêlât de nos plaisirs !

ELÉONORE.

Sois tranquille, à l'avenir, tu n'auras plus d'ordres à recevoir d'elle.

AMBROISE, *feignant la surprise.*

Et pourquoi donc cela, mademoiselle ?

ROSALIE.

Ma mère vient de la recommander à un parent de monsieur Delmar.

AMBROISE.

Est-ce qu'elle ne reviendra plus ?

ELÉONORE.

Non, vraiment.

AMBROISE.

Bah ! et comment ferez-vous pour vous en passer ?

ELÉONORE.

Comment !

AMBROISE.

Sans doute ? Qu'est-ce qui vous habillera le matin ; vous deshabillera le soir ? Qu'est-ce qui passera les nuits à

vous attendre ; qui nétoyera vos diamans; qui raccommodera vos dentelles?

ROSALIE.

Il me semble que ces choses-là sont l'ouvrage d'une femme de chambre.

AMBROISE.

Eh ! bien, puisque mademoiselle Sophie voulait bien vous en tenir lieu sans vous demander de gages, ce qui est toujours une économie, pourquoi ne l'avoir pas gardée?

ELÉONORE.

Comment donc! Ambroise est son défenseur.

ROSALIE.

Oubliez-vous qu'elle n'avait rien, et que la fortune de ma mère suffisait à peine. . . .

AMBROISE.

Ah! quand à cela, mademoiselle veut se moquer de nous; je suis sûr que mademoiselle Sophie n'a pas usé deux robes depuis l'âge de dix ans, et quelles robes encore?... (*avec fierté.*) Ma fille en a de plus jolies.

ELÉONORE.

Ambroise!...

AMBROISE.

All' ne sortait jamais, ne prenait aucun plaisir, n'avait point de maître bien coûteux, car moi je lui ai appris à lire... *gratis*... (*avec ironie.*) Ma foi, il me vient une idée! Puisque madame la renvoie, faut que je la lui demande, moi, elle me servira; elle aidera Jeannette dans les détails du ménage; et quand elle aura sarclé le jardin, balayé la chambre, je lui permettrons de venir voir un instant ses sœurs. Ah! moi je ne veux pas qu'elle soit fière. (*à part.*) Attrappe.... Votre serviteur, mesdemoiselles, j'allons chercher Cendrillon ; bien du plaisir à votre fête, et je reviendrons prier sa mère de nous la donner en condition. (*Il sort.*)

SCENE VI.

ELÉONORE, ROSALIE.

ELÉONORE.

L'impertinent!

ROSALIE.

Oh! il aura son congé.

ELÉONORE.

Ne nous emportons pas, ma chère sœur, nous avons besoin de tout notre sang froid

ROSALIE.

Pour moi, je pense que mes charmes n'auront aucun pouvoir sur le cœur de monsieur Edouard.

ELÉONORE.

Je l'ai surpris souvent à vous regarder avec des yeux pleins d'intérêt.

ROSALIE.

Votre conversation l'a mille fois retenu auprès de vous.

ELÉONORE.

Il trouvait du plaisir à vous voir.

ROSALIE.

Il en prenait à vous entendre.

ELÉONORE.

Tenez, ma sœur, soyez franche, vous seriez flattée de l'emporter sur moi, et vous le croyez peut-être.

ROSALIE.

Je sais trop que j'ai en vous une rivale que ses grâces et ses talens rendent redoutable, pour espérer de triompher d'un cœur qui lui est soumis.

ELÉONORE.

Edouard est aimable, galant, spirituel!

ROSALIE.

Plein de sensibilité!

ELÉONORE.

Voilà la première fois que je vous entends faire son éloge.

ROSALIE.

Ah! ma sœur, je ne dis pas toujours ce que je pense; il me semble aussi que vous le voyiez autrefois avec des yeux moins prévenus.

ELÉONORE.

Eh! mon dieu, ma sœur, en bonne conscience, sans la fortune immense qu'il vient de recevoir, Edouard ne nous paraîtrait qu'un homme ordinaire.

ROSALIE.

Je ne trouve rien à redire à ses richesses; mais, depuis qu'il est ici, il n'a cessé de m'inspirer de l'intérêt.... et vous savez combien je suis sensible.

ELÉONORE.

Certainement; c'est vous qui venez de défendre qu'on ouvrît votre porte pour recevoir les adieux de Sophie.

ROSALIE.

J'ai suivi votre exemple.

ELÉONORE, *à part.*

Quelle fausseté !

ROSALIE, *à part.*

Quel ton !... Edouard ne serait pas heureux avec elle, je dois donc tout entreprendre pour l'empêcher de réussir.

ELÉONORE, *à part.*

Je n'aime pas Edouard; mais je mourrais de chagrin si elle épousait sa fortune.

ROSALIE.

Allons, ma sœur, point de discorde ; point de jalousie sur-tout, et convenons d'avance que la préférence qu'il doit nécessairement accorder à l'une de nous deux ne saurait affaiblir notre amitié, ni détruire la bonne intelligence qui regne depuis si long-tems entre nous.

ELÉONORE.

De tout mon cœur.

ROSALIE.

Et pour vous prouver ma franchise, pendant que tout le monde se dispose pour la fête, je vais, si vous le desirez, vous faire répéter le pas que vous devez danser ce soir.

ELÉONORE.

On n'est pas plus aimable.

ROSALIE.

Vous le voyez, c'est agir en rivale généreuse.

(DANSE.)

ROSALIE.

Fort bien ; mais j'apperçois monsieur Edouard.

SCENE VII.

Les Mêmes, EDOUARD.

ELÉONORE.

Qu'avez-vous donc, monsieur? vous paraissez inquiet, rêveur.

ROSALIE.

Et cependant il me semble que vous ne pouvez que

rendre grace à la fortune ; elle vous traite avec une justice dont elle ne se pique pas avec tout le monde.

EDOUARD, *à part.*

Quel changement ! (*haut.*) Ces demoiselles m'accueillent avec une douceur à laquelle j'étais loin de m'attendre.

ELÉONORE.

Et pourquoi donc ça ?

EDOUARD.

D'après la scène de ce matin...

ROSALIE.

Vous y pensez encore ?

ELÉONORE.

Nous nous plaignions avec raison, je crois, d'une préférence qui faisait l'objet de nos desirs.

ROSALIE.

Nous abandonner pour vous consacrer à l'éducation de Sophie !

ELÉONORE.

En vérité, monsieur Edouard, je ne conçois pas quel plaisir vous aviez à rester avec cet enfant là.

EDOUARD, *avec ironie.*

J'apprenais à faire la différence entr'elle et vous.

ROSALIE.

En effet, elle est d'une simplicité....

EDOUARD.

D'une modestie....

ELÉONORE.

D'une gaucherie....

EDOUARD.

D'une candeur !...

ROSALIE.

Encore si elle rachetait ses défauts par quelqu'usage du monde !

EDOUARD.

Elle ne l'a jamais connu.

ELEONORE.

Ou par quelqu'agrémens extérieurs ; mais sa figure est des plus communes.

EDOUARD, *avec une intention marquée.*

Et pourtant elle plaît, sans le chercher.

ELEONORE.

Dites qu'on s'accoutume à la voir.

EDOUARD, *avec chaleur.*

Non, elle a des yeux qui, en peignant toute la bonté de son ame, savent trouver le chemin de la nôtre; un sourire qui nous charme; des expressions d'une naiveté..

ROSALIE.

Qui font rire.

EDOUARD.

Non, qui attachent.

ROSALIE.

Vous êtes d'une indulgence....

ELEONORE.

Vous flattez à merveille.

EDOUARD, *avec une intention marquée.*

Ce n'est pas le défaut de tout le monde.

ROSALIE.

Il est fâcheux que la fortune ne lui ait pas prodigué ses faveurs.

EDOUARD.

Fâcheux! et pourquoi?

ROSALIE.

Elle eut sans cesse compté monsieur Edouard au nombre de ses soupirans.

ELEONORE.

Oui; mais les gens riches recherchent les gens riches.

ROSALIE.

C'est tout simple.

EDOUARD, *à part.*

Je vous devine, mauvais cœurs....

ELEONORE.

Quant à moi, si j'étais homme, je ne voudrais pas d'une femme qui tiendrait tout de moi; il me semblerait que son amour le plus tendre ne serait qu'un acte de reconnaissance.

ROSALIE.

Égalité de fortune, de naissance, voilà les mariages heureux!

EDOUARD, *à part.*

Allons, je suis l'objet de l'envie.

ELEONORE.

Et les talens, ma sœur, les talens! la femme qui les possède anime et varie notre existence; ils charment sa retraite, ils occupent ses loisirs et tournent souvent au profit de son époux.

EDOUARD, *à Rosalie.*

Oui; les talens sont les fleurs de la vie.

ROSALIE.

Ils détournent souvent des petits soins, des tendres égards que réclame un époux.

EDOUARD, *à Eléonore.*

C'est assez vrai!

ROSALIE.

Et je préférerais, moi, la femme délicate qui se bornerait à chérir son époux, et qui mettrait sa gloire à le fixer.

EDOUARD, *à Eléonore.*

De tels sentimens sont louables.

ELÉONORE.

On fatigue la tendresse d'un mari par ces attentions continuelles et minutieuses.

EDOUARD, *à Rosalie.*

Oui, cela lasse quelquefois.

ROSALIE, *avec humeur.*

Les talens conduisent à la pédanterie.

ELÉONORE, *de même.*

Trop de sensibilité devient fadeur.

EDOUARD, *à Rosalie.*

C'est vrai, aussi en rendant justice à vos observations réciproques, je vois qu'il serait dangereux de prendre pour épouse (*à Rosalie.*) une femme sensible, (*à Eléonore*) ou une femme à talent. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

ÉLÉONORE, ROSALIE.

ELÉONORE, *gaîment.*

Ma sœur, il ne vous épousera pas.

ROSALIE, *de même.*

Je ne crois pas que vous soyiez plus heureuse que moi.

SCENE IX.

Mad. DELMAR, ELÉONORE, ROSALIE.

MAD. DELMAR.

Eh! bien, mes enfans, tout le monde est rassemblé, l'on n'attend plus que vous.

ROSALIE.

Nous étions avec monsieur Edouard.

ELÉONORE.

Il nous quitte à l'instant.

MAD. DELMAR.

Eh! bien, qui préfère-t-il?

ELÉONORE.

Personne?

ROSALIE.

C'est un cœur de marbre.

FLORENT, *dans la coulise.*

Je vous dis que c'est une chose pressée, indispensable, une nouvelle qui fera le plus grand plaisir à votre maîtresse, et que j'entrerai malgré vous. (*Il entre.*)

SCENE X.

Mad. DELMAR, ELÉONORE, ROSALIE, FLORENT.

Mad. DELMAR.

Que me veut cet original?

FLORENT.

C'est sans doute madame Delmar que j'ai l'honneur de contempler en ce moment?

Mad. DELMAR.

Elle-même.

FLORENT.

Ah! madame, je suis pour vous un courier de bonheur.

Mad. DELMAR.

Parlez.

FLORENT.

Madame, il se croit veuve?

Mad. DELMAR, *effrayée.*

Comment! est-ce que je ne le serait pas?

FLORENT.

Bien au contraire!

Mad. DELMAR, *à part.*

Serait-il possible?

FLORENT.

Monsieur votre époux se porte à merveille; il est gros et gras comme vous et moi, et depuis trois jours il est à Bordeaux.

Mad. DELMAR.

O ciel!

FLORENT.

Dès qu'il a su la demeure de madame, il m'a dépêché vers elle pour lui annoncer cette heureuse nouvelle, afin, m'a-t-il dit, que la joie ne la suffoque pas. On dit ordinairement que le chagrin il engraisse les dames; je vois que madame n'a vêcu que de sa douleur.

Mad. DELMAR.

Et votre maître est-il loin de ces lieux?

FLORENT.

Il me suit, madame.

Mad. DELMAR, *à part.*

Grand dieu!

FLORENT.

Il vient retrouver une épouse chérie... une fille adorée.

Mad. DELMAR, *à part.*

Sa fille.....

ROSALIE, *à part.*

Que faire?...

ELÉONORE, *à part.*

Quel contretems!

FLORENT.

Elle doit être grande et bien jolie?

Mad. DELMAR, *à ses filles.*

(*A part.*) Et moi qui vient d'éloigner... Ah! mes filles, sortons; je sens que je ne pourrais dans ce moment supporter la présence de monsieur Delmar. (*Elles sortent.*)

SCENE XI.

FLORENT, *seul.*

Revenez donc au bout de quatorze ans, pour être reçu comme cela! ah! Jeannette! jamais je ne m'éloignerai de toi, dans la crainte que mon retour ne te cause autant de plaisir.

SCENE XII.

M. DELMAR, EDOUARD, SOPHIE, FLORENT.

M. DELMAR.

Entrez, ma fille; entrez, vous êtes ici chez vous. Eh! bien, Florent, comment a-t-on reçu la nouvelle de mon retour?

FLORENT.

Ah! monsieur, pas d'idée!... Sitôt que j'ai dit à madame que vous arriviez, elle est partie.

M. DELMAR.

Il suffit; cours veiller à ce que tous les ordres que j'ai donnés soient exécutés.

FLORENT.

Oui, monsieur. Ah! sandis, qu'elle est jolie! Quelle mignonnette!

SCENE XIII.

EDOUARD, SOPHIE, *en grande parure*, M. DELMAR.

M. DELMAR.

Qu'as-tu donc, ma Sophie? La richesse te rend triste?

SOPHIE.

Je pense à ma mère, à mes sœurs.

M. DELMAR.

Ma fille, leur conduite est inexcusable.

SOPHIE.

Ah! je suis sûre qu'elles sont bien fâchées de tout ce qui s'est passé.

M. DELMAR.

Sans doute, maintenant que tu as une fortune brillante... elles sont désolées de n'avoir pas gardé plus de ménagemens envers toi; mais il n'est plus tems, et mon parti est pris.

SOPHIE.

Vous voulez donc me faire de la peine? S'il n'y a que moi de contente, je ne serai pas heureuse.

M. DELMAR.

Ma fortune est ton bien.... Edouard qui t'aimait, qui t'aime encore, va recevoir ta main.

EDOUARD.

Ah! monsieur Delmar que vous savez bien récompenser!

M. DELMAR.

Je sais punir aussi.

SOPHIE.

Punir!... oh! le vilain mot! et comment pouvez-vous l'employer dans un jour comme celui-ci?

M. DELMAR.

Point de ménagemens avec les ingrats.

SOPHIE.

Mais après tout, là, franchement, maman n'est pas si coupable, elle m'envoyait à un de vos parens.

M. DELMAR.

A un homme chargé d'une nombreuse famille et qui n'a pas de ressource.

SOPHIE.

Le savait-elle?

M. DELMAR.

Elle ne peut l'ignorer!... et d'ailleurs, dans quel état vous ai-je retrouvée? sous quels habits?

SOPHIE.

Oui, j'en conviens, ils n'étaient pas beaux.... mais si vous étiez arrivé un dimanche...

M. DELMAR.

Ne vous a-t-on pas contrainte à servir vos sœurs?

SOPHIE.

Je suis la plus jeune.

M. DELMAR.

Ne vous a-t-on pas constamment privée des plaisirs de votre âge?

SOPHIE.

Je ne les aime pas.

M. DELMAR.

Rejettée, repoussée par votre famille, ne vous a-t-on pas refusé toute espèce d'instruction?

SOPHIE.

Tenez, mon papa, j'ai entendu dire que, lorsque j'étais petite, j'étais un démon; que je ne voulais rien apprendre du tout, maman ne se sera peut-être pas aperçue que j'étais changée en grandissant.

M. DELMAR.

Et voilà ce qui les rend mille fois plus coupables à mes yeux. Si par quelques défauts au moins vous justifiez leur éloignement?

SOPHIE.

Des défauts, j'en ai peut-être que vous ne connaissez pas?

EDOUARD.

Gardez-vous de le croire.

SOPHIE.

Ah! oui, vous êtes un bon juge! Est-ce qu'on voit les défauts des gens qu'on aime? vous en ai-je jamais trouvé, moi?

M. DELMAR.

Non, non, ma Sophie, vous m'implorez envain; je ne saurais pardonner à madame Delmar.

SOPHIE.

Elle est votre épouse.

EDOUARD.

Quoi! monsieur, après le tableau que je vous ai fait de sa situation, du dérangement de sa fortune....

M. DELMAR.

Quand je voudrais excuser ses torts envers moi, puis-je oublier jamais sa conduite envers ma Sophie?

SOPHIE.

Mon père, je suis l'offensée, et j'ai tout oublié.

M. DELMAR.

Quatorze ans d'humiliation peuvent-il s'effacer en un moment?

SOPHIE.

Oui, quand on retrouve son père.

M. DELMAR.

Non, ma Sophie: je suis, je dois être inflexible. L'orgueil et l'insensibilité méritent une punition; et, puisque

te mbler de biens, t'environner d'éclat est le seul moyen d'humilier tes sœurs, je prétends qu'elles te voyent désormais d'un œil d'envie, et se trouvent réduites à implorer la protection de celle qu'elles ont si long-tems dédaignée. Adieu, je te laisse un moment: madame Delmar évite ma présence; mais il faut que je la voye. (*Il sort.*)

SOPHIE.

Quel est son projet? Ecoutez, monsieur Edouard, suivez-le, tâchez de calmer sa colère.... je vous épouse tout de suite et vous aimerai cent fois davantage.

(*Edouard sort.*)

SCENE XIV.

SOPHIE, *seule.*

Ah! mon dieu! les voilà partis, et ils me laissent seule! s'il venait quelqu'un, on ne voudrait peut-être pas, quoiqu'en dise mon papa, me laisser ici; mais ils ne me reconnaitront pas.... et çà me rassure. Cendrillon en belle robe avec des plumes, des diamans!... (*après avoir regardé si personne ne la voit, elle va à la glace.*) C'est que vraiment cela me va très-bien.... Je suis au moins aussi jolie que mes sœurs.... Ah! mon dieu, mon dieu! comment ne peut-on pas être bonne, quand on est heureuse? et ma mère, combien tout cela doit lui causer de peines!... encore, si elle ne m'avait renvoyée que demain, papa en se montrant aujourd'hui en aurait empêché, et.... ah! mon dieu, la voilà! je tremble. (*Elle reste tournée vis-à-vis la glace de manière que madame Delmar ne puisse pas la reconnaitre.*)

SCENE XVI.

SOPHIE, Mad. DELMAR.

Mad DELMAR.

Non, je ne puis quitter ces lieux sans m'être justifiée aux yeux de mon époux; mais que vois-je? quelle est cette dame?

SOPHIE.

Oh! ne vous fâchez pas, ce n'est pas ma faute si je suis si bien habillée.

Mad. DELMAR.

C'est vous, Sophie?

SOPHIE.

C'est papa qui l'a voulu.

Mad. DELMAR.

Et où est-il, votre père?

SOPHIE.

Je ne sais pas; il va rentrer.

Mad. DELMAR.

Sans doute vous avez été vous plaindre de moi?

SOPHIE.

Non.

Mad. DELMAR.

Vous m'avez accusée?

SOPHIE.

Non.

Mad. DELMAR.

Vous lui avez rappelé nos scènes désagréables?

SOPHIE.

Je n'ai pas de mémoire.

Mad. DELMAR.

Vous ne m'en voudriez donc pas?

SOPHIE.

Moi, non!... Mais c'est papa qui est bien fâché contre vous.

Mad. DELMAR.

Monsieur Delmar me juge en père.

SOPHIE.

Racommodez-vous avec lui.

Mad. DELMAR.

Moi!

SOPHIE.

Il vous aimait autrefois, peut-être vous aime t'il encore? et on ne boude pas long-tems ceux qu'on aime.... J'aurais tant de plaisir à vous voir réunis, à vous embrasser tous les deux, à vous donner les noms de père, de mère!.... je les ai si peu prononcés ces noms-là.

Mad. DELMAR.

Soyez sûre que s'il dépend de moi... votre père....

SOPHIE.

Dites-lui que vous tâcherez de m'aimer, cela lui fera plaisir, et s'il fallait même m'accuser pour vous justifier.. Dites-lui un peu de mal de moi, mais pas beaucoup,

parce que je craindrais qu'il ne le crut ; que je serais heureuse si vous l'étiez aussi ! (*elle va pour sortir.*) Ah ! j'ai une grace à vous demander.

Mad. DELMAR.

Parlez ?

SOPHIE.

Permettez-moi de vous embrasser, je suis sûre que ça me portera bonheur. (*Elle l'embrasse.*)

SCENE XVI.

Mad. DELMAR, SOPHIE, M. DELMAR,

M. DELMAR.

Que vois-je ! ma fille dans vos bras, madame.

Mad. DELMAR.

Ciel ! mon époux.

SOPHIE.

Je suis à ma place.

M. DELMAR.

Ta place est près de moi.

SOPHIE.

Vous n'êtes pas le plus malheureux !

M. DELMAR.

Comment ?

SOPHIE.

Grace, grace ; quand on est heureux, le passé s'oublie si vite. (*Elle prend la main de son père, ensuite celle de madame Delmar, et les pose sur son cœur.*)

M. DELMAR.

Que veux tu ?

M. et Mad DELMAR.

Chère enfant !

M. DELMAR.

Ma fille, tu l'emportes .. que tout soit oublié.

SOPHIE.

Monsieur Edouard, je vous l'ai promis, et je suis de parole, ma main est à vous.

SCENE XVII et dernière.

TOUS LES PERSONNAGES.

FLORENT.

Ouf! je n'en puis plus. . . Monsieur Ambroise, mademoiselle Jeannette, les domestiques et moi, nous venons de ranger votre appartement; c'est un bijou, c'est un palais, c'est un temple.

M. DELMAR.

Ce sera celui de l'amitié.

FLORENT.

Eh! donc? on se reconcilie. . . Mademoiselle Jeannette je lis, dans vos yeux, une impatience. . . Monsieur puis-je dire, à mademoiselle, que vous consentez à son bonheur?

M. DELMAR.

Et que je te fais mon intendant.

FLORENT.

Votre intendant! c'est une fortune qui me tombe dans les mains.

AMBROISE.

Ma fille intendante! comme je vais m'arrondir.

JEANNETTE.

Appellez-moi madame Florent!

SOPHIE.

J'ai retrouvé mon père, ma mère; tu te maries? moi aussi. Oh! pour le coup je danserai ce soir, et de bien bon cœur.

FIN.

De l'Imprimerie de P. NOUHAUD, rue du Petit-Carreau, N.° 32.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

De la librairie et du Cabinet de lecture de Mme. SÉDILLE, boulevard du Temple, n°. 16, près la rue d'Angoulême.

DANS LE CABINET,

On lit tous les Journaux, Romans, Nouveautés, Pièces de théâtre, Histoire, Voyages, etc.

Pour une Séance.	» fr.	20 c.
Abonnement pour quinze Séances. . . .	2	50
Abonnement pour un mois.	4	»
Pour un Journal	»	5
Le *Moniteur* et les feuilles périodiques . .	»	10

EN VILLE.

Les Journaux du jour.	»	10
Le *Moniteur* et les feuilles périodiques . .	»	15
Abonnement pour un mois.	2	»
Les Journaux de la veille.	»	5
Le *Moniteur* de la veille.	»	10
Abonnement pour un mois	1	25

ABONNEMENT d'un mois pour les Romans, Nouveautés et Pièces de théâtre.	3	»
Pour les Romans seulement.	2	»
Pour les Pièces de théâtre seulement. . .	2	50

Les Romans, Nouveautés et Pièces de théâtre se louent aussi au volume, ainsi qu'un grand nombre d'autres ouvrages d'Histoire, de Voyages et de Littérature.

PRIX DE LOCATION

DE TOUTES LES PIÈCES DE THÉATRE.

La Location des Pièces dont le prix est au dessous de 1 franc 50 centimes se paye. . 2 sous.

Les Pièces de 1 fr. 50 cent. à 2 fr. . . . . 3 sous.

Les Pièces de 2 fr. 50 cent. à 3 fr. . . . . 4 sous.

Les Pièces de 3 fr. 50 cent. à 4 fr. . . . . 5 sous.

NOTA. Les personnes qui garderont une Pièce plus de deux jours payeront moitié en sus du prix de la location par chaque jour supplémentaire.

Pour la location des Pièces rares on traitera de gré à gré.

ABONNEMENT d'un mois pour la lecture de toutes les Pièces de théâtre, les RARES EXCEPTÉES. . . . . 2 fr. 50

On se charge de faire des collections de Pieces de théâtre et on achète celles qui sont à vendre.